



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Stanford University Libraries



36105048366822

BANCHAREL

Lestilhac

MIGNOUNETTO

Poésies en dialecte d'Auvergne

849.84 .B24M

C.1

... Mignounetto; po es

Stanford University Libraries



3 6105 048 366 822

Préface

de M. le Dr Jules Rengade

Illustrations de l'auteur



AURILLAC

E. BANCHAREL, IMPRIMEUR EITEUR

Rue Marie Maurel.

E. BANCHAREL

Digitized by Google





Au sénateur et ami Eugène Lintilhac

En haute considération
et très vive sympathie.

27/12 -1905

A large, fluid handwritten signature in black ink, which appears to be 'Eugène Lintilhac', written in a cursive style.

MIGNOUNETTO

DU MÊME AUTEUR

Huit jours à Mende et à travers les Causses Lozériens
(publié sous le pseudonyme : Emile de Jonquières). — 1 fr.

D'Espalion à Aurillac (projet de chemin de fer). — 1 franc.

Salon Cantalien (1904). — 50 centimes.

Les Veillées Auvergnates (Poésies, gaudrioles et contes
patois) 2^e volume publié en 1895 — 2 francs.



OUVRAGES D'AUGUSTE BANCHAREL

Le Château de Carlat. — 1 fr. 50.

Les rimes patoises d'Auvergne. — 1 franc.

Treize jours à Vic. — 50 centimes.

Les Veillées Auvergnates (historiettes et contes patois),
1^{er} volume publié en 1887. — 2 francs.

**La Grammaire et les Poètes de la langue patoise d'Au-
vergne.** — 3 francs.

Imprimerie E. BANCHAREL, Aurillac.



ÉMILE BANCHAREL

//

MIGNOUNETTO

Poésies en dialecte d'Auvergne

Préface de M. le Dr Jules RENGADE

ILLUSTRATIONS DE L'AUTEUR



Stanford Library

AURILLAC

E. BANCHAREL, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue Marie Maurel

1906

Co

462179

349.34

B 24-m

VBA 11

A
JACQUES-AUGUSTE
BANCHAREL

*à mon regretté père, fondateur
du Félibrige Aurergnat,
je dédie ces Poésies,
dont il fut l'inspirateur.*

E. B.

A l'auteur de « Mignounetto »

CHER VOISIN ET AMI,

Ceci ne sera point une préface, n'est-ce pas ?

Je m'en voudrais tout le premier, et vos lecteurs ne me reprocheraient pas sans raison de jeter, si léger soit-il, le réseau de méchantes lignes de prose sur l'essor de vos beaux vers.

Une préface ? En quoi servirait-elle un si joli volume ? Et si vous aviez pu croire à son utilité, à combien d'autres plumes, plus autorisées que la mienne, eussiez-vous pu la demander !

Quand vous voulez bien, si délicatement, m'offrir la primeur de votre ouvrage, je sens donc bien, cher ami, que ce n'est point au littérateur, au confrère, au compatriote même que vous l'adressez, mais bien plus intimement — le sachant un peu rêveur, comme vous — à votre tout proche voisin de campagne, au simple com-

pagnon de route que vous rencontrez parfois, aux beaux jours, sur votre passage, entre Naucelles et Reilhac.

De la berge opposée de notre ombreuse rivière d'Authre, dont vous avez, sous les vergnes, noté les si douces chansons, aujourd'hui, votre livre à la main, vous me faites un signe ; j'accours, et nous voici, vous, le poète, moi, l'auditeur charmé, cheminant parmi les fleurs, à travers vos fraîches prairies de Jonquières.

Jonquières!... l'agréable site, au nom charmant! Et comme nous sommes encore bien plus voisins que vous ne le supposez, cher voisin!... Savez-vous, en effet, que mon père, dont toute la jeunesse s'est passée à deux pas de chez vous, à Leyritz, son village natal, venait chaque jour chasser à Jonquières, au temps où les anciens maîtres du domaine, les propres petits neveux du célèbre auteur des *Incas*, les frères Marmon-tel, vers 1830, y menaient, entourés de joyeux camarades, cette libre et facile vie de bourgeois-métayers, sinon de gentilshommes campagnards, dont nous n'avons guère connu, nous, que la légende?

Je crois bien, pour tout dire, que dans cet irrésistible attrait de Jonquières pour les chasseurs d'alentour, à la perspective d'une belle levée de

cailles dans vos éteules, s'ajoutait toujours, non moins engageante, celle du souriant accueil de la maîtresse du logis, la ravissante jeune femme du frère aîné, Anna Marmontel, une des jolies fées de nos vallons, vive, gracieuse, enjouée, presque une enfant encore !

Mais les trop courtes idylles dont fut alors témoin le charmant bosquet où s'abrite votre maison, ne sont point pour effaroucher un poète. Et vous les excuserez certes, et vous en serez charmé, quand vous aurez appris que bien des années après, la séduisante châtelaine de Jonquières n'était encore pas indigne d'émouvoir profondément le plus tendre de nos grands poètes du siècle passé, Alphonse de Lamartine !

Voyez donc, cher ami, sous quelles influences cachées vous avez, du seuil même de votre habitation d'été, cueilli vos pensées et vos rimes ! C'est un régal, loin du pays, d'en ressentir toute la sincérité, toute la fraîcheur, toute la grâce, dans ces délicates églogues de *Mignounetto*, de *lo Suzetto*, du *Pastrou*, dans les strophes émues de *Toutson*, de *lo Nèu*, de *Couonte de Nodau*, de *lo Desesperonço* ; dans le saisissant récit de *lo mèro Goutou* ; dans ces rustiques croquis de *lo Componetto*, d'*Ol mouèt*, d'*O lo fièiro*, de

Dins les bouos, de Toplèus d'iber, particulièrement appréciés, ceux-ci, de l'auteur des *Rayons d'avril*, de tant et tant d'autres où ça et là, comme un aiguillon, sous un bouquet d'aubépines, perce, — pas trop cuisante, — une pointe de fine ironie !

Et quand je vous aurai remercié de nous avoir, en quelques pages, si fidèlement rendu tant de vives et rares impressions, que je vous félicite de ne vous en être point tenu à la seule publication de vos vers dans le texte languedocien. Il ne suffit pas, en effet, d'aimer pour soi la petite patrie, il faut la faire aimer aux autres ; et l'instant n'y fut jamais plus propice, aujourd'hui que voyageurs et touristes affluent dans nos montagnes, les découvrent, les explorent, nombre d'entre eux y mettant à profit leur séjour, pour étudier, sur place, notre histoire, nos coutumes et nos mœurs. A ceux-ci, la version française de vos poésies fera le plus grand plaisir. A reconnaître là, clairement traduites, toutes les belles pensées si modestement vêtues, en face, de notre franc parler cantalien, ils se diront aussitôt que ce vieux patois qui frappera chaque jour leurs oreilles, n'est point, après tout, si grossier, qui recouvre, comme le *pelou* de nos châtaignes son fruit savoureux, tant de subtiles

et justes idées, toutes de bon sens, d'esprit et de charme.

Ainsi, le légitime succès réservé sûrement à votre livre, vous encouragera, cher ami, à nous en donner prochainement un second. Vainement, d'ailleurs, tenteriez-vous de vous soustraire aux tendances héréditaires qui sont en vous. Votre père, dont votre bon cœur honore si justement la mémoire, ne fut pas seulement un ardent républicain, mais un éminent esprit, un sagace observateur, un délicieux poète. Journaliste de race, érudit écrivain comme lui, vous avez, en plus, la magique faculté de pouvoir, à volonté, transmuier en un habile pinceau votre bonne plume ! Des fréquents contacts avec la nature, que ce double talent vous impose, il est donc impossible que vous ne rapportiez pas, écrites ou peintes, une suite ininterrompue de nouvelles sensations d'artiste et de poète, le rare privilège vous étant donné d'ailleurs, entre tous vos confrères, d'être, à la fois, l'auteur, l'illustrateur, l'imprimeur et l'éditeur de vos œuvres, inappréciable avantage au temps où nous vivons !

Et je comprendrai votre bel enthousiasme, et je le partagerai, quand, aux futures vacances, de la lisière de nos bois, à la Réginie, — *d'o lo réber, pécaïre!* — j'aurai quelquefois peut-être

encore la joie de contempler notre admirable vallée, des ravissants côteaux de Jonquières aux lointaines gorges de la forêt d'Ytrac, et d'y découvrir, sous les verts promontoires de Leybros et de Vielle, le toit fleuri de notre cher Majoral et ami Vermenouze, comme une étoile restée de la nuit, miroitant là-bas, au-dessus des brumes, dans le clair soleil !

Bien certainement aussi, me laissant aller à ses séductions, pourra-t-il m'arriver encore de descendre — en pente si douce ! — vers notre chuchotante rivière d'Authre, ce qui me vaudrait — je me plais à l'espérer, — avec la chance de retrouver là, dans vos prés ou sur vos terres, le peintre, le poète, le simple et bon fermier même, que vous êtes à l'occasion, c'est-à-dire l'interprète et l'ouvrier par excellence de la nature — l'agrément de refaire une fois de plus avec vous, cher ami, de Reilhac à Naucelles, un bout de chemin.

Jusque là et toujours, à vous bien cordialement.

JULES RENGADE.

Paris, 1^{er} juillet 1905.

O L'OUBERGNO

⊙ l'Oubergño

*Solut, o moun poïs, solut terro Oubergnato
Ound ei reçu lou jîour, ound mes porents sou monorts
E meis efontz noscuts : Baï siasques pas ingrato
On oquesses qu'ou fat dei louaples effouorts
Per glourifia toun noum e t'ou lontems serbido !
Occepto, se te plaï, l'oumatge de meis bers
E proutegio, en retour, meis efontz dins lo bido
En les guidont ol miet de toutes lei rebers.*

*Fasques qu'oquel librou, molgré so simplo oluro,
O trobers les poïs ound l'Oubergnat boilhont
S'en bo cerca fourtuno, atcho bouno figuro
E pourtesso pertout lou renoum ottroyont
Del Naut-Mietjour e de sos cimos escorpados
Que douminou lo Fronço, en quilhont bers lou cièu
Lours testos bourrudos, ound l'istiou lei bocados
Paissou, e que l'iber se blouquigiou de nèu.*

A l'Auvergne

Salut, ô mon pays, salut terre Auvergnate — où j'ai reçu le jour, où mes parents sont morts — et mes enfants nés : Va ne sois pas ingrate — à ceux qui ont fait de louables efforts — pour glorifier ton nom et t'ont longtemps servie ! — Accepte, s'il te plait, l'hommage de mes vers — et protège, en retour, mes enfants dans la vie — en les guidant au milieu de tous les revers.

Fais que ce petit livre, malgré sa simple allure — à travers les pays où l'Auvergnat vaillant — s'en va chercher fortune, ait bonne figure, — et porte partout le renom attrayant — du Haut-Midi et de ses cimes escarpées — qui dominent la France, en dressant vers le ciel — leurs têtes bourrues, où l'été les vacheries — paissent, et qui l'hiver se blanchissent de neige.

*Counseilh'oïs dinnes fls de lo fièro proubinço
Ound Bercingetorix mentenguèt l'etondart
De lo Liberociou e de l'Independenço
— E cuset orresta lou torriple Cesar, —
De se moustra toutjiour d'uno bolour egalo
O lours reidebeilets : que sons esitotieu
Se socriflessou per lo Justico soucialo
E que lo Liberta siasquo lour ombiciou !*



Conseille aux dignes fils de la fière province — où Vercingétorix maintint l'étendard — de la Libération et de l'Indépendance -- (et faillit arrêter le terrible César) — de se montrer toujours d'une valeur égale — à leurs arrières grands-pères ; que sans hésitation — ils se sacrifient pour la Justice sociale — et que la Liberté soit leur ambition !



Mignounetto

(IDYLLE)

A Eugénie Theiller, ma femme.

*Per lo broussou e per lo fouguieiro
Paissou leis fedos, lei moutous.
S'en bôu de biai e de monieiro
Que pauc o pauc paissou pertout.*

*De tems en tems lo postouressou
Que gardo lou blanc troupelou
Se baisso per faire coressou
Ol pus pitchou deis oinelous.*

*Lo droulletto semblo raibouso . . .
Quàu sat de que raibo en gordon ?
Lo pauro es bengud' omourouso
E soun omour deû d'esse gron.*

*Car qu'oï pel premiè cop sons douto
Que soun cur bat d'un sontiment
Qu'on oquel atge l'on redouto
E que causo mai d'un tourment !*

Mignonnette

Par la brousse et par la fougère — paissent les brebis, les moutons. — Ils s'en vont de façon et de manière — que peu à peu ils paissent partout.

De temps en temps la pastourelle — qui garde le blanc troupeau, — se baisse pour faire caresse — au plus petit des agneaux.

La fillette semble rêveuse... — qui sait de quoi elle rêve en gardant? — La pauvre est devenue amoureuse — et son amour doit être grand.

Car c'est la première fois sans doute — que son cœur bat d'un sentiment — qu'à cet âge l'on redoute — et qui cause plus d'un tourment !

*Pauro droulletto
Ton mignounetto,
— Enquèr'un ongi! —
Cossi te plongi
D'esse to lèu toumbado
Dins oquèlo possado
Que toutes trobersons
« Goudots » ou poysons,
E que laisso uno traço
Que raromen s'effaço
De nostre soubenir
Dins lou long obenir!*

*
* *

*Aim'un postrou de lo coumuno
Coumo guèlo simplas
E d'oluro coumuno
— Un grond ecerbelas —
Que gardo lo bocado
Que l'on entend de lon
Del pus found de lo prado.
Car fôu bolin-bolon
Lei noumbrous'esquillottos
Ol soun joyoux e clar
Que portou lei bocottos
Suspendud'ol coular.*

Pauvre fillette — tant mignonnette — (encore un ange!) — comme je te plains — d'être si tôt tombée — dans cette phase — que nous traversons tous — « gòudots » (1) ou paysans — et qui laisse une trace — qui rarement s'efface — de notre souvenir — dans le long avenir !

*
* *

Elle aime un petit berger de la commune — simple comme elle — et d'allure commune — (un grand écervelé) — qui garde la vacherie — que l'on entend de loin, — du fin fond de la prairie. — Car elles font « bolin-bolon » — les nombreuses clochettes — au son joyeux et clair — que les vachettes portent — suspendues au collier.

(1) Dénomination par laquelle on désigne les Aurillacois dans la banlieue d'Aurillac et qui pourrait dériver du verbe latin *gaudere* (se réjouir), à moins que ce ne soit un diminutif de *gàu* (fin, malin).

*Mes lou postrou de lo bocado
Tardo o benir
E lo droulletto deleissado
Pores languir
De faire uno longuo parlado
Om soun omon
— Sou ton bounos lei fotsisados
Pes curs aimons —*

*
* *

*Anen filhouno
Brobounellouno,
Plus de souci,
Bei beire cici :*

*Lèbo tous uels moulhats de larmos omourosos,
Ogacho toun golont que monto douçoment
Ol delai del coumbel. Ah! que toun amo urouso
Bonnisso de toun cur lou futile tourment!
Mes que d'oquel omour, noscut coumo lo fuelho
E que belèu om quèl'empourtoro lou bent,
Lou soubenir sio doux. E que, quond seras bieilho,
Potchis son nul regret t'en ropela soubent!*

Jonquières, octobre 1899.

Mais le petit berger de la vacherie — tarde à venir — et la fillette délaissée — paraît languir — de faire une longue causerie — avec son amoureux. — (Elles sont si agréables les amusettes — aux cœurs qui s'aiment).

*
* *

Allons fillette — gentilette, — plus de souci, — viens voir par ici :

Lève tes yeux mouillés de larmes amoureuses, — regarde ton galant qui monte doucement — au-delà de la colline. Ah ! que ton âme heureuse — bannisse de ton cœur le futile tourment ! — Mais que de cet amour, né comme la feuille, — et que peut-être le vent emportera avec elle — le souvenir soit doux. Et que, lorsque tu seras vieille, — tu puisses sans nul regret t'en souvenir souvent !



Toutsont

O lo memorio de mo maire.

*De nostres mouorts oquoi lo festo,
Pensions o guesses oquel jjour.
Un jjour per on qu'oi pas de resto
Per guesses que duermou toutjjour !*

*Càu sat quont de jjours dins lour bido
O nàutres guesses où pensa !
Courio d'ober lo testo bouido
E pas de cur per s'oumplida !*

*Escoutat lou ben que semeno
Lo fueilho deis aubres pes prats :
De tristesso so bouès es pleno,
Les aubres où l'èr desoulats !*

*Diriaï que touto lo noturo,
Oquel jjour cerqu'o fa lou dòu
De sos flours e de so berduro
Que l'uno oprès l'autro s'en bôu !*

La Toussaint

A la mémoire de ma mère.

De nos morts c'est la fête, — pensons à eux en ce jour. — Un jour par an ce n'est pas trop — pour ceux qui sommeillent éternellement !

Qui sait combien de jours dans leur vie — ils ont, eux, pensé à nous ! — Il faudrait avoir la tête vide — et pas de cœur pour l'oublier !

Ecoutez le vent qui sème — la feuille des arbres à travers les prés : — de tristesse sa voix est pleine, — les arbres ont l'air désolés !

On dirait que toute la nature — ce jour-là cherche à faire le deuil — de ses fleurs et de sa verdure — qui l'une après l'autre s'en vont !

*Ound serio dounc l'intelligenço
De l'ome, se soungiabo pas
Que per que tout se recoumenço
Câu que tout s'ocabe eici-bas !*

*Coumo lo fueilho que s'embolo,
Nostro amo o soun tour portiro.
Nous câu pas d'esse to fribolo,
Car sobons pas ound bouloro !*

*Se boulons, dessus nostro toumbo,
Beire nostres efons benir :
Ollons, d'obont que lou jïour toumbo,
Pourta lo flour del soubenir !*

Jonquières, 1^{er} novembre 1899.

Où serait donc l'intelligence — de l'homme, s'il ne songeait pas — que pour que tout se recommence — il faut que tout s'achève ici-bas !

Comme la feuille qui s'envole, — notre âme à son tour partira. — Il ne nous faut pas être si frivole — car nous ne savons pas où elle s'envolera !

Si nous voulons, sur notre tombe, — voir nos enfants venir : — Allons, avant que le jour tombe, — porter la fleur du souvenir !

In dintron de lo Casso

O un cossaïre d'Ourlhat.

*In dintron de lo casso
S'es un ome plo fier
S'obes tua'no becasso :
Lebas lou naz en l'èr
In dintron de lo casso !*

*Mes se, per touto casso,
Oprès s'estre esquintat,
N'obes tua qu'uno ogasso :
N'ausas quilha lou cat
In dintron de lo casso !*

*Bertron, qu'aimo lo casso,
L'autre jïour portiguèt
Om un foutràu de biasso :
Sobes pas que pourtet
In dintron de lo casso ?*

En rentrant de la Chasse

A un chasseur d'Aurillac.

En rentrant de la chasse — vous êtes un homme très fier — si vous avez tué une bécasse : — vous levez le nez en l'air — en rentrant de la chasse !

Mais si pour toute chasse — après vous être esquiné — vous n'avez tué qu'une pie : — vous n'osez lever la tête — en rentrant de la chasse !

Bertrand, qui aime la chasse, — partit l'autre jour — avec une énorme besace : — savez-vous ce qu'il porta — en rentrant de la chasse ?

*Jiomaï poreilho casso :
Bertron n'en poudio pus :
Obio'no plèno biasso
De corpos e coucus
In dintron de lo casso !*

*Quont o Piorrou que casso
Cado jìour del boun Dièu,
Oti l'obes que passo :
Foset-li'n pàu prouidièu
In dintron de lo casso !*

*O fat ton bouno casso
Que floquis sus trumels ;
Lou paure ome s'olasso :
Pouorto un trot d'osenel
In dintron de lo casso !*

*In porton per lo casso
O'mplidat soun lourgnou
E pret quello bestiasso
Per un bel lebrotou
In dintron de lo casso !*

Jamais pareille chasse ! — Bertrand n'en pouvait plus : — il avait une pleine besace — de corbeaux et de coucous — en rentrant de la chasse !

Quant à Pierre qui chasse — chaque jour du bon Dieu — le voilà qui passe : — faites-lui un peu renfort — en rentrant de la chasse !

Il a fait une si bonne chasse — qu'il fléchit sur les talons ; — le pauvre homme se crève : — il porte une espèce d'anon — en rentrant de la chasse !

En partant pour la chasse — il a oublié son lorgnon — et pris cette bête — pour un gros lièvre — en rentrant de la chasse !

*Mes lo pus tristo casso
N'es pas enquèr'oco :
De toutos lo pus trasso
Oqu'oi de tua soun co....
In dintron de lo casso !*

*Se boï fa bouno casso
E romplir toun carnié
De lebres où becassos :
Passo tchaz Morcounié
In dintron de lo casso !*

*O tout gôndot que casso
E que n'es pas odret,
Tio moun counsel bounasso
Per que se tenio dret
In dintron de lo casso !*

Jonquières, novembre 1899.

Mais la plus triste chasse — n'est pas encore celle-là : — de toutes la plus fichue — c'est de tuer son chien.... — en rentrant de la chasse !

Si tu veux faire une bonne chasse — et remplir ton carnier — de lièvres ou bécasses : — passe chez Marconier (1) — en rentrant de la chasse !

A tout « gòudot » qui chasse — et qui n'est pas adroit, — voilà mon bon conseil — pour qu'il se tienne raide — en rentrant de la chasse !

(1) Marchand de comestibles et gibier, d'Aurillac,

Lou Postrou

O lo memorio de Jean Bancharel,
moun beilet e peiri.

*Digo, brabe efontou,
Que fas oli, pécaïre,
Lon de toun oustolou
Et de to pâuro maïre?*

— *Moussur, sei lou postrou
De lo fermo besino
Que gardo lei moutous....
Maï me dounou plo pèno!*

*Perdere un oghelou
Lo semmono possado
— Lou pus brobounelou —
Moussur, quonio plourado!*

*E lou ser, in dintron,
O l'ouro de lo soupo,
Quond, pastre e bouyé gron,
Tout lou mounde s'otroupo.*

Le petit Pâtre

*A la mémoire de Jean Bancharel,
mon aïeul et parrain.*

Dis-moi, brave enfant — que fais-tu là « pe-
caïre » (1), — loin de ta maisonnette et de ta pauvre
mère ? —

Monsieur, je suis le petit pâtre — de la ferme
voisine — qui garde les moutons. . . . — Même ils
me donnent beaucoup de peine ! —

Je perdis un petit agneau — la semaine passée —
(le plus gentil) — Monsieur, comme je l'ai pleuré !

Et le soir, en rentrant — à l'heure de la soupe,
— quand petit pâtre et maître bouvier — tout le
monde s'attroupe.

(1) Expression particulière à l'arrondissement d'Aurillac, qui
n'a pas d'équivalent en français et qui sert à exprimer un sen-
timent de commisération, ou à indiquer tout au moins un vif
intérêt,

*M'escoundèr'ol contou,
De pôu que lo mestresso,
De dous cops de bostou
Me foguesso coresso !....*

*Oh ! moun Dièu, s'ei ficut
Se per lo grondo feïro
N'ei pas trouba'n escut,
De biaï ou de monieïro.*

*Car — n'en sei plo sigur —
Me metrou o lo pouorto
Coum'un quitte boulur
Qu'uno bourso d'impouorto !....*

*Moun Dièu, de qu'ei yèu fat !
Quonio chionço perfido !
N'en perdraï prou lou cat,
Se n'en perde lo bido !*

*— Anen, brabe efontou,
Te fasques plus de bilo :
Beni faire un poutou
Ol moussur de lo bilo.*

Je me cachai près de l'âtre — de peur que ma
mattresse — de deux coups de bâton — me fit
caresse !....

Oh ! mon Dieu, je suis perdu — si pour la grande
foire — je n'ai pas trouvé un écu — d'une manière
ou de l'autre.

Car, — j'en suis bien sûr — on me mettra à la
porte — comme un propre voleur — qui s'est em-
paré d'une bourse!...

Mon Dieu, qu'ai-je donc fait ! — quelle chance
perfide ! — j'en perdrai bien assez la tête, — si je
n'en perds la vie !

Allons, brave enfant, — ne te fais plus de bile :
— viens faire un baiser — au Monsieur de la ville.

*Que te douno cinq frons
Per poga quello detto
E per te rondre fronc
Del tourmen que t'inquietto.*

*Moussur, diguet l'efont,
En recebont l'oufrondo
E relebont lou front :
— Lou boun Dièu z'o bous rondo !*

Jonquières, novembre 1899.

Qui te donne cinq francs — pour payer cette dette — et pour t'affranchir — du tourment qui t'inquiète.

— Monsieur, dit l'enfant — en recevant le cadeau — et relevant le front : — le bon Dieu vous le rende !

Lo Nèu

O lo memorio de moun païre

*Lo noturo o bestit soun grand montel d'ermينو
Que s'estend de lo plono o lo cimo des puets
E lou trimordur que sur lo routo comino
Grabo peniploment lo traço de sous peds.*

*Les pitchous ouselous, sur lour alo gloçado,
Cercou timidoment o s'obrita del bent.
Per guesses coumenço lo torriplo possado
Ound sons desportina s'en bòu jiaïre soubent !*

*Lou riouotel que tout lou long del jïour murmuro
So consounetto per endurni les postrous,
N'o perdut soun olet, dimpieï que l'oundo puro
S'es escoundudo jious un tunel de gloçous.*

*E les àubres tont fiers de leurs brocos fouilhados
Que coumo deis rompans s'espoufailhou bol cièu,
Lèbou plo tristoment leurs testos despouilhados,
Porados souloment de dontèlos de gièu.*

La Neige

A la mémoire de mon père.

La nature a revêtu son grand manteau d'hermine — qui s'étend de la plaine à la cime des puy — et le trimardeur qui chemine sur la route — grave péniblement la trace de ses pieds.

Les petits oiseaux, sur leur aile glacée, — cherchent timidement à s'abriter du vent. — Pour eux commence la terrible passe — où ils vont se coucher souvent sans dîner !

Le ruisseau qui tout le long du jour murmure — sa chansonnette pour endormir les petits pâtres, en a perdu son souffle, depuis que l'onde pure — s'est cachée sous un tunnel de glaçons.

Et les arbres si fiers de leurs branches feuillées — qui se déploient vers le ciel comme des « rom-pans » (1) — lèvent bien tristement leurs têtes dépouillées — parées seulement de dentelles de givre.

(1) « Rameaux » de buis, laurier ou sapin que l'on porte à l'église pour les faire bénir, le dimanche des Rameaux.

*L'on entend cat de brut, sinoun lo bouès doulento
D'un codel egorat que dibino lou lout
O toumbado de nuet. E quello sourdo plento
De lon semblo sourti de lo bouco d'un pout.*

*Lo noturo o bestit soun grond montel d'ermino
Que s'estend de lo plono o lo cimo des puets . . .
Ritche, prenet piota, per quel tems de fomino,
Del pàure que, sons po, cerco un obri lo nuet !*

Jouquières, novembre 1899.

On n'entend aucun bruit, sinon la voix dolente
— d'un jeune chien égaré qui devine le loup — à
la nuit tombante. Et cette sourde plainte — de loin
semble sortir de la bouche d'un puits.

La nature a revêtu son grand manteau d'her-
mine — qui s'étend de la plaine à la cime des puys.
— Riche, prenez pitié, par ce temps de famine —
du pauvre qui, sans pain, cherche un abri la nuit !

Couqui de fabre!

O un fabre del besinatge.

Pim-pam, pim-pam!

*Dobont que lou jïour se lebo
Intindès quel jïonte brut!
Qu'oi lou fabre que soullebo
Lou mortel sur lou fer brut.*

Pim-pam, pim-pam!

*Quonio drollo de musico
Per rebilha quel que dort :
L'on dirio, l'ase me fico,
Que quo debino lo mort!*

Pim-pam, pim-pam!

*Per coumença to boun'ouro
Cau bougroment de trobal ;
Ol diaple, moussu Bounhouro,
Sous fers d'ase e de tchobal!*

Coquin de forgeron!

A un forgeron du voisinage,

Pim-pam, pim-pam !

Avant que le jour se lève — entendez ce joli bruit! — c'est le forgeron qui lève — le marteau sur le fer brut.

Pim-pam, pim-pam !

Quelle drôle de musique — pour réveiller celui qui dort : — l'on dirait, l'âne me fiche — que ça devine la mort !

Pim-pam, pim-pam !

Pour commencer de si bonne heure — il faut fameusement de travail : — au diable, monsieur Bonheure, — ses fers d'âne et de cheval !

Pim-pam, pim-pam !

*Se sions pas en Républico
Sinnorio'no peticioun
Per fa borra so boutico
Injusqu'ol souhel trescoun...*

Pim-pam, pim-pam !

*Ti l'obès que recoumenço
Coumo se zo fosio 'xprès :
Noum de noum, n'ei pas de chenço
De m'esse loutchia to près !*

Pim-pam, pim-pam !

*L'on dirio que tout li buffo
Dins quel trasso d'otelié,
Pàu maï n'en perdrio lo tuffo,
Tont bàu se leba del lié !*

Pim-pam, pim-pam !

*Mes tiobes que plèu o berso,
Quossi faire per sourti !
Ah ! n'en tomb 'o lo romberso :
Me courro demoura 'ti !*

Pim-pam, pim-pam !

Si nous n'étions pas en République — je signerais une pétition — pour faire fermer sa boutique — jusqu'au soleil couchant...

Pim-pam, pim-pam !

Le voilà qui recommence — comme s'il le faisait exprès : — nom de nom, je n'ai pas de chance — de m'être logé si près.

Pim-pam, pim-pam !

On dirait que tout y souffle — dans ce vilain atelier, — d'un peu plus j'en perdrais la boule — autant vaut se lever du lit !

Pim-pam, pim-pam !

Mais voilà qu'il pleut à verse, — comment faire pour sortir ! — Ah ! j'en tombe à la renverse : — il me faudra rester là !

Pim-pam, pim-pam !

O lo fi, quo me despasso,

Bàu dobola ol premie

E trouba modamo Casso

Per li douna moun coungié !

Pim-pam, pim-pam !

A la fin, cela me surpasse, — je vais descendre
au premier — et trouver madame Casse — pour
lui donner mon congé !

Lo Componetto

SONNET

Digue, digue, digue,
Digue, digue, don...
(*Les Cloches de Corneville*)

O Frédéric Mistral.

*Lo compono ol clouquié resouno,
Tontot biste e jioyousoment,
Tontot tristo e plo douçoment,
E toutjjour nostro amo frissouno !*

*Car se per un boptème souno
So bouès s'implet de coumpliments ;
Mes s'onounço un enterroment
L'obes que graboment contouno !...*

*Tondis qu'oquel couple omouroux
O lo gleisio se rond uroux,
Escouta plo lo componetto.*

*De tont que s'espondis en l'er
Se n'en biro tout o l'omber :
Glouriouso es so consounetto !*

La petite Cloche

A Frédéric Mistral.

La cloche au clocher résonne — tantôt vite et joyeusement — tantôt triste et bien doucement, — et toujours notre âme frissonne !

Car si elle sonne pour un baptême — sa voix se remplit de compliments ; — mais si elle annonce un enterrement — la voilà qui chante avec gravité !...

Tandis que ce couple amoureux — à l'église se rend heureux — écoutez bien la petite cloche.

Elle s'élance tellement en l'air — qu'elle s'en tourne tout à l'envers : — son chant est un chant de gloire !

Lo Costogno

O l'omi Marius Lacaze, do Mâu.

*Pouëtos e sobens ôu de nostros mountognos
Conta les ogroments e bonta lo bôuta,
Sons jiomai dire un mot flotur per lo costogno
Qu'ei reçudo proco dins touto souciota,
E que dins lou costel coumo dins lo cobono
Fo lou regal coumun o lo fi del repas.
E be, tont pire se mo muso poïsono
S'enhordis tont si pàu, mes reculoraï pas
Aro qu'ei coumença, per li rondre justiço
Dins càuques bers simplots mes birats o prepàu ;
E troubores belèu lo sosou plo proupiço
Per porla de costogno o l'entour de Nodàu.*

*Quond lo luno ei lebado
E que dins l'oustolou
Lusis uno flombado
De brocos, ol contou
Tout lou mounde s'otroupo,
Efons pitchous e gronds,
E càu beire lo troupo
De nostres poïsons*

La Châtaigne

A l'ami Marius Lacaze, de Maurs.

Poètes et savants ont de notre pays montagnoux
— chanté les agréments et vanté la beauté — sans
jamais dire un mot de flatterie pour la châtaigne
— qui est cependant reçue dans toute société —
et qui dans le château comme dans la cabane —
forme un commun régal à la fin du repas. — Eh
bien, tant pis si ma muse campagnarde — s'enhar-
dit un peu, mais je ne reculerai pas, — maintenant
que j'ai commencé, à lui rendre justice — dans
quelques vers simples mais tournés à propos ; —
et vous trouverez peut-être le moment propice —
pour parler de châtaigne à l'approche de la Noël.

Quand la lune est levée — et que dans la chau-
mière — luit une flambée — de branchages, autour
de lâtre — tout le monde s'attroupe — enfants
petits et grands, — et il faut voir cette troupe —

*Se coufla de grilhado
Obont que d'ona 'l liet :
Fôu dura lo billhado
Injusqu'o mièjio-nuet !*

*Aro que lou Mietjour o fatcho lo bindigno,
Que toutes les pounçous sou plets de bi noubel,
Se boules rondre oumatge ol fier jus de lo bigno
De costogno implinat lou sestou lou pus bel
E sur un boun brosié foseit uno grilhado.
Mes surtout gorda bous de lei fa robina
In toun perdre lou tems o faire uno porlado !
De les sourti del fiot, càu sober debina
Lou moument fobouraple. Oprès, tont que sou càudos,
Foseit-les bistoment rouda dins lou sestou
E sons cat de foçou montgia-les sul lo fàudo.
Oprès oco d'oti . . . mo fe, ti z'obes tout !
Me troumpe, se boules pas mouri de secado
Bous càu rete e souben loba lou tregidou :
Càu sur cado costogno obouca 'no rosado
D'oquel binot noubel qu'es to blus e to doux !*

*Bibo, bibo lo costogno
Que be del poïs do Mâu !
Gions de bilo e de compogno
Jiomai quel frut nous fo mäu !*

Aurillac, décembre 1899.

de nos paysans — se bourrer de grillée — avant de se mettre au lit : — ils font durer la veillée — jusqu'à minuit !

Maintenant que le Midi a fait la vendange — que tous les tonneaux sont pleins de vin nouveau, — si vous voulez rendre hommage au fier jus de la vigne — remplissez de châtaignes le panier le plus grand — et sur un bon brasier faites une grillée. — Mais surtout prenez garde de les faire brûler — tandis que vous perdrez le temps à faire la causette ! — Pour les sortir du feu, il faut savoir deviner — le moment favorable. Après, tandis qu'elles sont chaudes, — faites-les rouler rapidement dans le panier — et sans aucune façon mangez-les sur les genoux (*lo fàudo*). — Après ça... ma foi, c'est tout ! — Je me trompe, si vous ne voulez pas mourir de soif — il vous faut dur et souvent humecter le gosier : — il faut sur chaque châtaigne verser une rasade — de ce vin nouveau, qui est si bleu et si doux !

Vive, vive la châtaigne — qui vient du pays de Maurs ! — Gens de la ville et de la campagne — jamais ce fruit ne nous fait mal !

Couonte de Nodàu

O L. Theiller, moun bel-paire.

*Sus sos alos de nèu ei bengudo lo festo
Qu'en tout liot opèlou Nodàu
E per lo festa coumo càu
Codun se demeno e s'opresto.*

*Lo beilho d'oquel jieur dins toutes les bilatges
Lo coustumo es d'ona, d'obont se cougna'l liet,
O lo messo de mièjio-nuet.
Ton maï l'on es noumbrous, ton maï l'on o couratge
De se mettre en bouyatge.
Car fo pas boun risqua dins un sountié desert
Lei meïssontos roncountros,
E se ticon se mountro
De d'esse occoumpognat olèro oco bous sert !*

*Mes l'io pas souloment per s'en ona per bondos
Que lou mounde pòurous :
L'io be tobe leis omourous
Que se carrou lo nuet de trobersa lei londos
Perbu que siasquou dous !*

Conte de Noël

A L. Theiller, mon beau-père.

Sur ses ailes de neige est venue la fête — qu'en tout lieu on appelle Noël — et pour la fêter comme il faut — chacun se démène et s'apprête.

La veille de ce jour, dans tous les villages — la coutume est d'aller, avant de se blottir au lit, — à la messe de minuit. — Plus on est nombreux, plus on a de courage — pour se mettre en voyage. — Car il ne fait pas bon risquer dans un sentier désert — les mauvaises rencontres — et si quelque chose se montre — alors cela sert d'être accompagné !

Mais il n'y a pas seulement pour s'en aller par bandes — que les gens peureux : — il y a bien aussi les amoureux — qui se plaisent la nuit de traverser les landes — pourvu qu'ils soient deux !

*Dounc un ser de Nodau, tondis que los estièlos
Esclairabou lou cièu d'un millioun de condièlos,
Se tenont per lo mo, dous jioubes omouroux
Mortchiabou douçoment, e poressiòu urous
De poudèr sons temont se temoigna lo flamo
Que coumo un fioc ordent debourabo lour àmo...*

*E tout en dibisa sur los càusos futilos
De l'Omour, qu'o bingt ons poressou pus utilos
Que toutes les tressors, orribèrou 'l clouquié
De lo gleizio, juste coumo lou componié
Per l'oufice dibin sounabo lei fidèlos
E sons esitociou dintrèr 'o lo copèlo.*

*Se foguèr'un sermen ou bien uno pregario,
Dièu zo sat solumen, mes o l'ouro ourdinario
Ound l'on fo rebilhoun, bers lo soubro fourèt
Sons jiomai se bira mortchièrou sons orrèt.
Quond tout un cop, dins l'oumbro, uno cridado offrouso
Rebeilhet leis echos de lo fourèt pòurouso !*

*Lou lendemo moti, deis qmes o lo casso
Dins lei bouos ound se te mai que mai lo beccasso
Troubèrou sur un roc, ol miet d'un bouscolhat,
Dous corps inonimats e coumo escofolhats...
Qu'èro leis omourous que, dins lour proumenado,
Obiòu fa pei routchiés uno degradingoulado !*

Donc un soir de Noël, tandis que les étoiles — éclairaient le ciel d'un million de chandelles, — se tenant par la main, deux jeunes amoureux — marchaient doucement et paraissaient heureux — de pouvoir sans témoin se dépeindre la flamme — qui comme un feu ardent dévorait leur âme...

Et tout en devisant sur les choses futiles — de l'Amour, qui à vingt ans paraissent plus utiles — que tous les trésors, ils arrivèrent au clocher — de l'église, juste comme le sonneur de cloches (*lou componié*) — à l'office divin appelait les fidèles — et sans hésitation ils entrèrent à la chapelle.

S'ils firent un serment ou bien une prière — Dieu seul le sait, mais à l'heure ordinaire — où l'on fait réveillon, vers la sombre forêt — sans jamais se retourner, ils marchèrent sans arrêt. — Lorsque tout à coup, dans l'ombre, un cri affreux — réveilla les échos de la forêt peureuse !

Le lendemain matin, des hommes à la chasse — dans les bois où se tient le plus souvent la bécasse — trouvèrent sur un rocher, au milieu des broussailles — deux corps inanimés et comme broyés... C'était les amoureux qui, dans leur promenade, — avaient fait une dégringolade à travers les rochers !

Lou Jieur de l'On

Oï lecturs de l'Avenir.

*Bous souhaite une bouno onnado,
Gions de bilo ou bien poïsons,
Que sons faire de sigougnado
Prenet ploser en me lison.*

*Mos pouesïos sou moudestos
E sons bien grondos pretencious,
Mes se n'ou pas d'esprit de resto
M'en fâu pas brisio d'illusiou.*

*Mo muso es coumo uno pôstrouno
Que per miel segre soun troupel,
O trobers les comps obondouno
Sous escloupous e soun copel.*

*Quond lo filhouno es brobounello
E qu'o lo tailho fatchio ol tour,
Coumo uno crano demouisello
Bous ogrado son cat d'otour.*

Le Jour de l'An

Aux lecteurs de l'Avenir.

Je vous souhaite une bonne année, — gens de la ville ou bien paysans, — qui sans faire de simagrées — prenez plaisir en me lisant.

Mes poésies sont modestes — et sans bien grande prétention, — mais si elles n'ont pas d'esprit à revendre — je ne m'en fais aucune illusion.

Ma muse est comme une petite bergère — qui pour mieux suivre son troupeau — à travers les champs abandonne — ses petits sabots et son chapeau.

Quand la fillette est gentille — et a la taille faite au tour — comme une crâne demoiselle — elle vous plaît sans aucun atour.

*Se sons d'esse bien otifado
Mo pouesio bous distraï,
Maï d'un cop, pendent lo bilhado,
Cher lectur, per bous rimoraï.*

*E de porlado en couyounado
Dins lo lenguo del Naut-Mietjour,
Beleu beiren d'uno autro onnado
Sons trop longuir lou dornié jjour !*

1^{er} janvier 1900.

Si sans être bien attiffée — ma poésie vous distrait, — plus d'une fois, pendant la veillée, — cher lecteur, pour vous je rimerai.

Et de causerie en plaisanterie — dans la langue du Haut-Midi — peut-être verrons-nous d'une autre année — sans trop languir le dernier jour !

Ol Mouët

(SONNET)

*Ol delaï de l'estong, ol raz de lo ribieiro,
Intremiet des berniats, des pibous orgintats,
Oporet lou mouët de lo jionto mounieiro
Que s'onounço de lon per soun poulit tic-tac.*

*Sur lo porto se te, tout blonquis de poussieiro
Lou gorçou moulinié, quel que porto les sats,
Quel que biro lo môuo e son fa de monieiro
To plo' ngrono un beiras coumo carto de blat.*

*Tondis que lou mounié bo pourta lo forino
Ol bilatge besi, lo mounieiro qu'es fino
Surbeillo lo cotchiado e couompto les coupels (1).*

*E les efont pitchous, mesclats o lo boulailho
Que per s'opostura dins lo cour s'espoufailho,
De l'inoucenço fôu l'odmirable troupel.*

(1) Mesure d'huile contenant un demi-litre.

Au Moulin

—
SONNET
—

Au delà de l'étang, au bord de la rivière, — au milieu des aulnes, des peupliers argentés, — apparaît le moulin de la jolie meunière — qui s'annonce de loin par son agréable tic-tac.

Sur la porte se tient, tout blanchi de poussière, — le garçon meunier, celui qui porte les sacs, — celui qui tourne la meule, et sans faire de manière — fait couler (*ingruno*) aussi bien un verre de vin comme une mesure de blé.

Tandis que le meunier va porter la farine — au village voisin, la meunière qui est fine — surveille la presse et compte les mesures.

Et les petits enfants, mêlés à la volaille — qui, pour prendre sa nourriture (*s'opostura*), dans la cour se disperse, — de l'innocence forment l'admirable troupeau.

Obont l'ouratge

(SONNET)



O moun fil Georges.

*Lei nibous pàu o pàu se sou omouncelados.
Dorriè quel grand ridèu lou souhel trescoundut
O perdu so bigour. Sul les puets lei bocados
Obertidos pel bent, olentour del mosut*

Avant l'Orage

SONNET

A mon fils Georges.

Les nuages peu à peu se sont amoncelés. — Derrière ce grand rideau, le soleil caché — a perdu sa vigueur. Sur les puits, les vacheries — averties par le vent, autour du buron

*Se sarrou prountoment. E pus bas, dins los prados,
Les peisons bigourous cargou lou fe son brut
E, son perdre un moument, n'en fôu de los corrados
O fa creba les biôus, tondis que lou jîour fut.*

*E les efont pitchous que dintrou de l'escolo
En fodigiont, molgré lour passo-tems fribolo
Sou sosîts per lo pòu del tounerre groundont.*

*Les esclops o lo mo, pes comis de troberso
Detalou bistoment, perseguts per l'oberso
E jusquos o l'oustàu s'enfusount en couront !*

Apchon, 8 août 1900.

Se serrent promptement. Et plus bas, dans les prairies, — les paysans vigoureux chargent le foin silencieusement — et, sans perdre un moment, ils en font des charretées — à faire crever les bœufs, tandis que le jour s'enfuit.

Et les petits enfants qui rentrent de l'école — en s'amusant, malgré leur passe-temps frivole — sont saisis par la peur du tonnerre grondant.

Les sabots à la main, par les chemins de traverse — ils détalent promptement, — poursuivis par l'averse — et jusques à la maison s'enfuient en courant.

Consou de lo Cobretto

(Air de *Lo Coupo de Mistral*)

I

*Anen, brabes cobrettaïres,
Mettet-bous en mouvement
E jiouga coumo des fraïres
Les airs de bostre instrument*

REFRAIN

*O cobretto,
Tu souletto
Nous fas donsa
Bourreïo, balso, polka,
Tra-la-deri-dera!*

II

*L'y o pas de boun moridatge
De festo ou de grand repas,
Ni pel sort de boun tiratge
Se lo cobretto l'is pas.*

O cobretto...

Consou de lo Cobretto

(Air de lo Coupo de Mistral)

Soulounnel



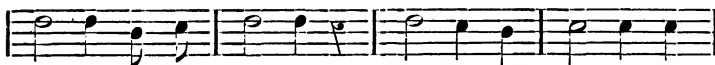
Anen, brabes Cobret - taïres, Mettet-



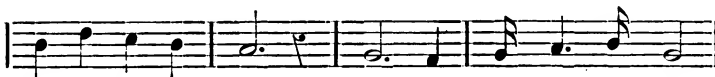
bous en mouvo - ment E jiu - ga coumo des



fraïres, Les airs de bostre instru - ment. O co-



bretto, tu sou - letto Nous fas don-sa Bourre-



ïo, balso, pol - ka, Tra - la - de - ri - de - ra !

III

*Lo cobretto aïmo lei filhos,
Lei filhos de poïsons,
Car per guelos deribilho
Toutes lei gorçous golonts.*

O cobretto...

IV

*Lei droullettos del bilatge
Qu'aïmou de se deberti
Counmenç'o prendre couratge
Quond l'entendou retuni.*

O cobretto...

V

*Quond òures prou fa lo festo
Bous que ses un boun gorçou,
S'obes un escut de resto
Ol jiuogaïre dounat-lou.*

O cobretto...

VI

*Quond portiro per lo guerro
Lou regiment Oubergna,
Courro lo cobretto enquèro
Per lou bien occoumpogna.*

O cobretto...

III

La cabrette aime les filles, — les filles de paysans,
— car pour elles elle réveille — tous les garçons
galants.

O cabrette.

IV

Les fillettes du village — qui aiment à se diver-
tir — commencent à prendre courage — quand elles
l'entendent retentir.

O cabrette.

V

Quand vous aurez assez fait la fête, — vous qui
êtes un bon garçon — si vous avez un écu de reste
— au joueur donnez-le.

O cabrette.

VI

Quand le régiment d'Auvergne partira pour la
guerre, — il faudra encore la cabrette — pour bien
l'accompagner.

O cabrette.

VII

*Omîs, càu toutjîour montene
Lo cobretto e lou potaï,
Car l'y o res que s'en debene
En Oubergno d'oquel biaï.*

O cobretto...

VIII

*Quond seraï mort, sur mo toumbo.
Cobrettaïre, moun omî,
Jiougat, coumo lou jîour toumbo,
Un « regret » de moun poï!*

O cobretto...

Octobre 1900.

VII

Amis, il faut toujours maintenir — la cabrette et le patois, — car il n'y a rien qui s'accorde — en Auvergne de cette façon.

O cabrette.

VIII

Quand je serai mort, sur ma tombe, — cabrettaire, mon ami, — jouez, comme le jour tombe — un « regret » de mon pays !

O cabrette...

○ lo Fieiro

*Les quatre peds plantats dins lo fonguo e lo bouso,
Bourrettos e bourrets, estocats en troupel,
Ottendou sul feiràu. Deis oumenas en blouso
S'oturount en possont e lour pàupou lo pel.*

*Oprès ober bira de lo testo o lo croupo
Belèu maï de det cops, les mertchonds,— mounde fi,—
Engatchou lou merca. Còusissou dins lo troupo
Lo bestio lo mins jionto e n'en fòu lou mefi.*

*On ocado defàu rebatou' no pistolo.
Lou peison se rebiffò e bonto soun bestiàu :
« L'ase fòuto, ço dit, bole beni bortolo
« Se bous troubai meilhour o trobers lou feiràu !*

*« Qu'oï de premieiro bourro e de touto finesso,
« Dei solers d'ourigino, ol pièu faïbe e frisat.
« Quel que me croumporo touto oquelo jouinesso
« M'en foro coumplimen, poràulo d'Oubergnat ! »*

A la Foire

Les quatre pieds plantés dans la fange et la bouse, — bourrettes et bourrets, attachés en troupe, — attendent sur le champ de foire. — Des hommes grands (*oumenas*) en blouse — s'approchent en passant et leur tâtent la peau.

Après avoir tourné de la tête à la croupe — peut-être plus de dix fois, les marchands, (monde fin) — engagent le marché. Ils choisissent dans le troupeau — la bête la moins belle et en font une dérision.

A chaque défaut ils rabattent une pistole. — Le paysan se rebiffe et loue son bétail : — « L'âne me « fiche, dit-il, je veux devenir idiot (*bortolo*) — si « vous trouvez mieux à travers le foirail.

« C'est de première « bourre » et de toute finesse, « — des salers d'origine, au poil fauve et frisé. — « Celui qui m'achètera toute cette jeunesse — m'en « fera compliment, parole d'Auvergnat ! »

*Otàn parlo lou mestre o tout soun entouratge
E diriaï, per moun amo, o soun onimociou,
Qu'oquei ome fo pas un effet de lengatge
Mes defend soun ounour e so reputociou !*

Aurillac, novembre 1899.

Ainsi parle le maître à tout son entourage — et vous diriez, par ma foi, à son animation, — que cet homme ne fait pas un artifice de langage — mais qu'il défend son honneur et sa réputation !

Los Porpendes

*N'ïourio bounobel prou om uno per coumuno
D'oquellei fennassos... E'l'io pas de bilatge,
Se cercas tonsipâu, que n'en couonte ol mins uno ;
Coumo se poudions pas, de lour long bocordatge,
Que jiomai ne toris et n'o pas uno cesso,
Nous en possa' ndillos : Ocoï pus fort que tout !
Contro oquel jionti mäu, l'io res que li foguesso :
En quoni endret que sias, o lo gleizio, pertout,
Li bous courro possa per lour lengo ofiogado,
Omai, bous ossigure, ocoï proumptoment fat !
En min d'uno minuto ou fatchio lo bugado
De bostre linge salle. E des peds jusqu'ol cat
S'es lèu desobilha ! — S'obes uno « futuro »
O beire en quel indret, bous poudes entourna
Sons l'ona besita. Car de bostro figuro,
Obont de l'ogotchia, lou mounde ouro soupa !
Mes se, pus enordit, poursuibès l'experionço,
Tordores pas o faire acte de countriciou :
Car de bous morida jiomai plus n'oures chionço,
De to negro sero bostro reputociou !*

.

Les Bavardes

Il y en aurait bien assez avec une par commune — de cette espèce de femmes (*fennassos*)... et il n'y a pas de village — si vous cherchez tant soit peu, qui n'en compte au moins une ; — comme si nous ne pouvions pas, de leur long bavardage, — qui jamais ne tarit et n'a pas un moment de répit, — nous passer en aucun lieu : c'est plus fort que tout ! — contre ce joli mal, il n'y a rien à faire : — en quelque endroit que ce soit, à l'église, partout, — il vous faudra y passer par leur langue acérée, — même, je vous assure, c'est lestement fait ! — En moins d'une minute elles ont fait la lessive — de votre linge sale. Et des pieds jusqu'à la tête — vous êtes vite déshabillé ! Si vous avez une fille en prétention (*futuro*) — à voir en cet endroit, vous pouvez vous en retourner — sans aller la visiter. Car de votre figure, — avant de l'avoir vue, le monde aura soupé ! — Mais si, plus hardi, vous poursuivez l'expérience, — vous ne tarderez pas à faire acte de contrition : — car de vous marier jamais plus vous n'aurez la chance, — de si noire que sera votre réputation !

.

*Me domonde soubent cossi, dins lo noturo,
Lou boun Dièu qu'o tout fat per nostr'utilita
O ploçados de to ficudos créoturos,
Que s'ottaquou n'o tout, per quàu res n'es socra ?
Ei berta que creet otobe lo bipèro,
D'ound toutes serions plo d'obis de nous possa.
Mes, entre lei dous màus... estime miel enquèro
D'esse goffa per l'uno, oliour d'esse esponsa
Per lo lenguo de l'àutro, — o lenguo de porpondo! —
Que pordouno jiomai, e que per n'en gori
Tont lou màu siasquo biou, tont lo doulour sio grondo,
L'io pas cat de remedi' omai de medici!*

Je me demande souvent comment, dans la nature, — le bon Dieu qui a tout fait pour notre utilité — a placé de si fichues créatures, — qui s'attaquent à tout, pour qui rien n'est sacré ? — Il est vrai qu'il créa aussi la vipère — dont nous serions tous d'avis de nous passer. — Mais, entre ces deux maux... j'aime mieux encore — être mordu par l'une, plutôt que d'être piqué — par la langue de l'autre, (ô langue de bavarde !) — qui ne pardonne jamais, et que pour en guérir — si vif que soit le mal, si grande que soit la douleur, — il n'y a ni remède ni médecin !

Damo de Piquo e Damo de Cur

*Un troupel d'oumenas qu'ol contou se còusabou
E que, coumo pensaï, n'èrou pas bien preissats,
De lours octious d'eclat ensemble se bontabou
E n'obiou bounobel debitat un escat !*

*Orribet, o lo ft, lou tour d'un biel jiougaïre
Qu'obio blonqui sous pièus o l'oumbro des tripots,
Un ome tout courba que li bisio pus gaïre
E qu'èro meitat sourd, mes cat de bouci sot :*

*— Yèu, ço diguet lou biel, n'ei pas ougut de chionço
Car segùère toutjior brouilhat ombe l'ortgent,
E malgré moun odresso o recerca finonço
Crèse que finiraï coumo un quitte indigent !*

*De dimpieï quoronto ons que « lo damo de piquo »
M'o rondut omouroux e que li fàu lo cour
M'o cougut quatre cops dejia borra boutiquo,
Taloment per poga m'ère troubat o court...*

Dame de Pique et Dame de Cœur

Une troupe d'hommes qui se chauffaient dans l'âtre — et qui, comme vous pensez, n'étaient pas bien pressés — de leurs actions d'éclat ensemble se vantaient — et ils en avaient débité à peu près un demi sac !

Arriva, à la fin, le tour d'un vieux joueur — qui avait vu ses cheveux blanchir à l'ombre des tripots, — un homme tout courbé qui n'y voyait plus guère — et qui était moitié sourd, mais nullement sot :

Moi, dit le vieux, je n'ai pas eu de chance, — car je fus toujours brouillé avec l'argent, — et malgré mon adresse à battre monnaie — je crois que je finirai comme un simple indigent !

Depuis quarante ans que la « dame de pique » — m'a rendu amoureux et que je lui fais la cour — il m'a fallu quatre fois déjà fermer boutique, — tellement je m'étais trouvé à court pour payer.

*E proco, çoquelai, dedins meis mos ogilos
Ei bit possà prou d'or per n'en foundre un peirou
De bugado, e tobe proutes bilhets de milo
Per qu'en les ojusta fourmessou 'n bel linçous!*

*Me creires se boules, mes tonto de fourtuno
Quond on o lou ped fronc e quond on es ordit,
L'on dirio, per mo fe, qu'oco bous impourtuno
E poudes pas gorda dins lo potchio un ordit.*

*Infoutet-bous de yèu, se n'obès lou couratge,
Mes, coumo sei oti, zo bous dise ol sigur :
Se n'ei pas res gordat enjusquos o moun atge
Qu'oi que z'aï tout mongiat om lo « damo de cur » !*

Novembre 1899.

Et pourtant, cependant, dans mes mains agiles — j'ai vu passer assez d'or pour en fondre un chaudron — de lessive, et aussi assez de billets de mille — pour que, en les ajoutant, ils formassent un grand linceul.

Vous me croirez si vous voulez, mais autant de fortune — quand on a le pied franc et quand on est hardi — l'on dirait, par ma foi, que cela vous importe — et vous ne pouvez pas garder un liard en poche.

Moquez-vous de moi, si vous en avez le courage, — mais, comme je suis là, je vous le dis en toute sincérité : — si je n'ai rien gardé jusqu'à mon âge — c'est que j'ai tout dévoré avec la « dame de cœur » !

Une lettre

O M' et M^{re} Z. Chanet.

*Sons que li m'ottendesse brezio
Ei reçu de bous un òusel
— Cossi boules que zo bous disio —
Un òusel qu'ei diploment bel ! (1)*

*L'obons pendut o' lo trobudo
E de nostres efontz pichiouts
Lo bestio fo lo rigoulado
E lo bruyonto odmirociou.*

*Aro, cossi nous courro faire
Per lo fa couose e... lo mongia ?
Qu'oi b' oti lo pus retto offaire :
Lo càu pluma ou l'escourchia ?*

*Lo pluma, quo serio doumatge,
Obons pòu de lo degroda...
Taloment soun crane plumatge
O toutes nous o ogroda.*

(1) Un faisan doré.

Une Lettre

A M. et M^{me} Z. Chanet

Sans que je m'y attende aucun peu — j'ai reçu de vous un oiseau — (comment voulez vous que je dise) — un oiseau qui est d'habitude grand !

Nous l'avons pendu à la travée — et de nos enfants petits — la bête fait l'amusement — et la bruyante admiration.

Maintenant, comment s'y prendre — pour la faire cuire et... la manger ? — C'est bien là la plus rude affaire : — faut-il la plumer ou l'écorcher ?

La plumer, ça serait dommage, — nous avons peur de la dégrader... — tellement son joli plumage — à tous nous a convenu.

*L'escourchia, qu'oi tont difficile,
Jiomai zo poudrions reussi...
Couqui de sort, sei pas tronquille :
Seriai plo boun de ben' ici !*

*Omenoriai bostro fennotto
Que coumo bous tardo o beni
E tout en faire uno porlotto
Tochiorions de n'oun debeni.*

*Tendrions un counsel de fomilho
Ound dintrorio moun gorçounot
E Deniso, mo gronde filho...
Que coumenço de buffa'l fiot.*

*E d'un cop lo bestio roustido
O pouent per fa nostre regal,
O taulo forions 'no portido
Coumo cat de festin royal !*

*Fogochias pas l'ome qu'esito :
Lonçat-nous bist'un popirou
Nous onounçont uno bisito
Que nous rondro toutes urous !*

Aurillac, 23 novembre 1899.

L'écorcher, c'est si difficile, — jamais nous ne pourrions y réussir... — Coquin de sort, je ne suis pas tranquille : — vous seriez bien bon de venir ici !

Vous amèneriez votre petite femme — qui comme vous tarde à venir — et tout en faisant une parlotte — nous tâcherions de nous entendre.

Nous tiendrions un conseil de famille — dans lequel entreraient mon petit garçon — et Denise, ma grande fille... — qui commence de souffler au feu.

Et une fois la bête rôtie — à point pour faire notre régal — à table nous ferions une partie — comme aucun festin royal !

Ne faites pas l'homme qui hésite : — lancez-nous vite un petit bleu — nous annonçant une visite — qui nous rendra tous heureux !

Lo Mèro Goutou ⁽¹⁾

Conte de Nodàu

A ma fille Denise

*Un cop l'iobio, — bous bàu porla de bien lèntems —
Uno bieilhotto que, de to pàuro que n'èro,
Ne poudio s'obrita contro lou meisson tems
Dins cat pusses d'oustàus, car so grondo misèro
Ne li permettio pus de poga de louyé.
E lasso de couchia lo nuet de grongio en grongio
Oünd colïo supourta l'insulto deïs bouyès,
Rèsignado obio pret per so demoro estrongio
Un trasso de mosut o meïta deroucat
Que tout soûl e tout nut sul lou puet se quilhabo
E que les pastres mèmo obièu obondounat
Taloment li fosio meïssont quond ibernabo....
— E moun guide ojustait : tones, oqu'oï omòun
Ol miet d'oquelo sòuo immonso e desoulado
Que nautres opelons lou plotèu del Limoun
E que s'estend dimpieï Diènno jusqu'o Cheylado.*

*Qu'èro un ser de Nodàu.... Sobes qu'o miejio-nuet
Les christios monquou pas de se rondre o lei messos*

(1) Tiré de la légende *La Vache de la bonne Vieille*, de Noël Souliéadou, parue dans l'*Avenir du Cantal* du 20 juillet 1900.



LO MÈRO GOUTOU

La Mère Goton

—
Conte de Noël
—

Il y avait une fois — (je vais vous parler de bien longtemps). — une petite vieille qui, de si pauvre qu'elle était, — ne pouvait s'abriter contre le mauvais temps — dans aucune maison d'habitation ; car sa grande misère — ne lui permettait plus de payer de loyer. — Et lasse de coucher la nuit de grange en grange — où il fallait qu'elle supportât les insultes des valets de ferme, — elle s'était résignée à prendre pour étrange demeure — un mauvais buron à moitié démoli — qui se dressait seul et nud sur la montagne — et que les pâtres eux-mêmes avaient abandonné — tellement il y faisait mauvais quand il neigeait...

Et mon guide ajouta : tenez, c'est là-haut — au milieu de ce plateau immense et désolé — que nous autres appelons le plateau du Limon — et qui s'étend de Dienne jusqu'à Cheylade.

C'était un soir de Noël... Vous savez qu'à minuit — les chrétiens ne manquent pas de se rendre à la messe — tandis que sur le feu la jambe de cochon

*Pendent que sul lou fioc lo combo de porc cuet
Om quauqu'osse de plaisso e de bounos sôucissos.
Otobe les gourmons sentou lou trigidou
Que lour fumo d'obonço, o lo soulo pensado
Que tolèu de retour forôu lou rebillou
E qu'obont d'ona'l liet s'en fêutrôu'no couflado.*

*Soulo dins soun mosut, nostre bieilho Goutou
Qu'obio mai de cent ons, per forço demourabo
Dobont un fioc de brocco, ossitado ol contou
E d'un noubel tchiogrin lo paubresso plourabo,
Lo testo dins lei mos.... D'oquel moument caucun
O lo porto o tusta : toc, toc, toc, quo resouno.
Lo bieilho, sons cerca quau pouot d'esse impourtun,
E sons bous domonda qu'es oquelo persouno
— Lou pâure mounde n'o pas crainto deis boulurs —
Biste prend lou bostou que toutjourn lo suportou
E, coumo se debio recèbre un omperur,
Toute grondo d'un cop s'en bo durbi lo porto.*

*Olero dobont guèlo oporet, sur lou sôu
Del mosut, un bieilhard doun lo barbo orgintado
Pores enquèro pus blonco que lou linçou
De nèu que s'espondis sul lo terro gloçado.
L'estrongié d'uno mo bous porto un long bostou
Forrat, de l'autro mo uno lonterno enormo
Qu'enquèro fumo, e sul l'esquino un bel cestou
Tout coustât de ticon de pesont e d'informo.*

cuit — en compagnie de quelque omoplate (*osse de plaisso*) et de bonnes saucisses. — Aussi les gourmands sentent le gosier — qui leur fume d'avance, à l'unique pensée — qu'aussitôt de retour ils feront réveillon — et qu'avant de se mettre au lit ils s'en ficheront une ventrée.

Seule dans son buron, notre vieille Goton — qui avait plus de cent ans, restait par force — devant un feu de branches, assise au coin de l'âtre — et la pauvre pleurait à cause d'un nouveau chagrin, — la tête dans les mains... A ce moment quelqu'un à la porte frappa : toc, toc, toc, fit-on.

La vieille, sans chercher qui peut ainsi l'importuner, — et sans demander quelle est cette personne — (les pauvres gens n'ont pas peur des voleurs) — vite prend le bâton qui toujours la soutient, — et, comme si elle devait recevoir un empereur, — s'en va ouvrir la porte toute grande et d'un seul coup.

Alors apparaît devant elle, sur le seuil — du buron, un vieillard dont la barbe argentée — semble encore plus blanche que le linceul — de neige qui s'étend sur la terre glacée. — L'étranger porte d'une main un long bâton — ferré, à l'autre main une lanterne énorme — qui fume encore, et sur le dos un grand panier — tout gonflé de quelque chose de pesant et d'informe.

— *Bouno maire, ço dit l'ome en tout espousca*
Lo nèu de sous esclops, n'aurias-ti pas de resto
Un pau de fioc ofin de poudèr oluca
Mo lonterno que be de me tua lo tompesto ?
— *Brabe ome, que foses on un porel moument*
O trobers de pois ; se sei pas trop curioso
Debe d'estre estrongié ?

— *Qu'oi effectiboment*
Lo bertat, bouno fenno. E s'uno nuet offrouso
M'o demenat eici, oqu'oi qu'un grand besoun
M'o fat quitta Murat per ona vez Cheylado, .
Res. que de li pensa quo me douno un frissoun :
Figurat-bous qu'un pàu oprès lo nuet toumbado,
Mo lonterno s'es tuado on un soul cop de bent
To bioulent qu'ei cregut qu'ol miet de lo tompesto
M'onabo ensebeli. Jutgas de moun tourment :
Obio perdut lo routo e s'ei gorda lo testo
Qu'oi qu'on l'efont Jesus ei moun espoir mettut.
Guidat per quel ei bit de lon coum'uno estièlo
L'esclairou que rogiabo o trobers lou mosut
E qu'ero prouduit per bostro faiblo condieù.
— *Brabe ome, ossitat-bous sus oquel codeirou*
E caufat-bous un pau dobont lo chimineïo,
Opresso tournores oluca l'esclairou
De lo lonterno, se toutjiour obes l'ideïo
De courre lou pois....

— *Bous dise plo merci*
Bouno maire, mes sei dins uno grondo preisso
E sons cat de retard me cau porti d'eici
Mettossiaï pas per yèu ol fioc uno outro bieisso.

— Bonne mère, dit l'homme tout en secouant — la neige de ses sabots, n'auriez-vous pas de reste — un peu de feu afin de pouvoir allumer — ma lanterne que la tempête vient d'éteindre ?

— Brave homme, que faites-vous en un pareil moment — à travers champs ; si je ne suis pas trop curieuse, — vous devez être étranger ?

— C'est effectivement — la vérité, bonne femme. Et si une nuit affreuse — m'a conduit ici, c'est qu'un grand besoin — m'a fait quitter Murat pour aller vers Cheylade, — rien que d'y penser cela me donne le frisson ; — figurez-vous qu'un peu après la nuit tombante, — ma lanterne s'est éteinte d'un seul coup de vent — si violent que j'ai cru qu'au milieu de la tempête — j'allais être enseveli. Jugez de mon tourment : — j'avais perdu la route et si j'ai gardé la tête — c'est que j'ai mis mon espoir en l'enfant Jésus. — Guidé par lui, j'ai vu de loin, comme une étoile, — la petite lumière qui filtrait à travers le buron — et qui était produite par votre faible chandelle.

— Brave homme, asseyez-vous sur cet escabeau — et chauffez-vous un peu devant la cheminée, — après vous allumerez à nouveau la lumière — de la lanterne, si vous avez toujours l'idée — de courir le pays...

— Je vous dis grand merci, — bonne mère, mais je suis très pressé — et il me faut partir d'ici sans le moindre retard. — Ne mettez pas pour moi un autre fagot au feu.

— Olèro, moun omi, prendres un pau de lat
Que bene coutiment de tira sul lo braso ;
Boudrio boun douna maï, mes lo fotolita
S'otchiarno oltour de ièu e pau o pau m'escraso ;
Perdere l'autre iber mo bacco en queste endret ;
E mo cabro qu'èro mo soulo probidenço
E ton bouno de lat, be de mouri de fret
Oquesto nuet, pécaïre. Oh ! n'ei pas uno chenço !
Olas ! que forai yèu se Dièu m'oduso pas,
D'oquel efont pitchiou qu'es coutchia sul lo pailho :
Sons lat per li douna, qu'oi lou fotal trepas !

E lo bieilho moustret, lou lon de lo murailho,
Plegat dins uno pilho, un paure onucetou
De tres ou quatre mes que durmio sons mefionço.
E douçoment benguet per li faire un poutou,
Coumo ço quo debio li rondre lo counfonço !

— O bostre atge, un efont, quo n'es pas de sosou,
Bouno maïre ! foguet l'estrongié en tout reire
E se desolteront dins lou lat del tossou
Que lo bieilho l'iobio dounat : leissat lou beire....
— Qu'oi lou fil de mo filho. Ol coumbat deïs Onglais
Soun paure païre es mort, coumo fosio lo guerro
Om lou noble seignour qu'o noum Rochomunteix.
E, per un triste sort, so pauro maïre enquèro
Es morto lo premieiro en li dounont lou jïour !
— E quossi dounc fores, dins oquelo oucuronço ?
— Brabe ome, yèu forai coumo z'ei fat toutjïour :
Dins lou boun Dièu mettrai touto moun esperonço,

— Alors, mon ami, vous prendrez un peu de lait — que je viens de retirer à l'instant de sur la braise; — je voudrais vous en donner davantage, mais la fatalité s'acharne autour de moi et peu à peu m'écrase : — je perdis l'autre hiver ma vache en cet endroit; — et ma chèvre qui était ma seule providence — et si bonne laitière, vient de mourir de froid — cette nuit, « pécaïre ». Oh! je n'ai pas une chance! — Hélas! que ferai-je, si Dieu ne me vient pas en aide, — de ce petit enfant qui est couché sur la paille : — sans lait pour lui donner, c'est le fatal trépas!

Et la vieille montra, le long de la muraille, — plié dans une couche, un pauvre petit innocent — de trois ou quatre mois qui dormait sans méfiance. — Et doucement elle vint lui faire un baiser — comme si cela devait lui rendre la confiance.

— A votre âge, un enfant, ça n'est pas de saison, — bonne mère! fit l'étranger en riant — et se désaltérant dans le lait de la tasse — que la vieille lui avait donné : laissez le voir...

— C'est le fils de ma fille. Au combat des Anglais — son pauvre père est mort, tandis qu'il faisait la guerre — avec le noble seigneur qui se nomme Rochemonteix. — Et, par un triste sort, sa pauvre mère encore est morte la première en lui donnant le jour.

— Qu'allez-vous faire dans cette occurrence?

— Brave homme, je ferai comme j'ai toujours fait : — je mettrai tout mon espoir en Dieu. — Mais

*Mes couompte maï que maï sur lou petiot Jesus,
Que per lou paure mounde oquesto nuet dovalo
Sur lo terro. Brabe ome, ei counfionço dessus
So grondo corita, dins lou cièu sons egalo....
— Bouno maïre, crese que bous obes rosou,
Respoundet l'estrongié d'uno bouès omistouso.
Possa-me, se bous plaï, bostre tro de bostou.
E prenont quel bostou d'uno mo bigourouso
Sul lo terro, de biaï, l'ome tres cops tustet
En prounounçont sept mots que lo bouno grond maire,
Sons li coumprendre res, claroment entendet.*

*Dins lou mèmo moument mountet de l'autre caïre
Del mosut un joyoux e long mugissement.
Sus oqui lo Goutou, suffisoment fixado,
Se bïret per fourma un grond remerciement
Ol boun pèro Nodau, car couosset lo pensado
Li benguet que quel soul, dins un porel moument,
Per moustra soun pouber obio fat quel miracle;
Mes lou biel s'èro enfut coumo'un enchontoment.
Lo Goutou bistoment s'en onet o l'estaple
E bous laisse o pensa sur soun bounhur proufound
Quond beguet uno rougio e poulido bocotto
De raço de Solers, estocado ol pus found
De soun estoplounel. Tondis que lo bieilhottou
Ero en countemplociou, se mettet o pensa
Qu'en tourna repeta les sinnes e porlotted
Del boun pèro Nodau, poudrio recoumença
Lou miracle e gogna lo secoundo bocotto
Per faïre lou porel. Olèro, sus oco,*

je compte plus que jamais sur le petit Jésus — qui pour les pauvres gens cette nuit descend — sur la terre. Brave homme, j'ai confiance en — sa grande charité, dans le ciel sans égale...

— Bonne mère, je crois que vous avez raison, — répondit l'étranger d'une voix amicale. — Passez-moi, s'il vous plait, votre mauvais bâton. — Et prenant ce bâton d'une main vigoureuse — sur la terre, d'une certaine façon, l'homme tapa trois fois — en prononçant sept mots que la bonne grand' mère — sans y comprendre rien entendit clairement.

Dans le même moment, monta de l'autre coin — du buron un joyeux et long mugissement. — Là-dessus la Goton, suffisamment fixée, — se retourna pour formuler un grand remerciement — au bon père Noël, car immédiatement la pensée — lui vint que lui seul, dans un pareil moment, — avait fait ce miracle pour montrer son pouvoir; — mais le vieux s'était enfui comme par enchantement. — La Goton courut vite à l'étable — et je vous laisse à penser quelle fut l'étendue de son bonheur — quand elle aperçut une vache rouge et jolie, — de la race de Salers, attachée tout au fond — de sa petite étable. Tandis que la vieillotte — était en contemplation, elle se prit à penser — qu'en répétant les signes et la formule — du bon père Noël, elle pourrait recommencer — le miracle et gagner la seconde vache — pour faire la paire. Alors, là-dessus, — la

*L'obes que sons trombla de soun bostou s'emparo
E coumo lou bieilhard tusto jusqu'o tres cops
En toun bous mormouta d'uno foçoun bizarro.
Mes, ourrour! un grand lout orribo proumptoment
Que fo de lo bocotto uno soulo boucado.*

*Pauro mèro Goutou! sons perdre un soul moument
Se precipito foro, et dins uno cridado
O n'en fendre lou cur, prèguo lou boun Nodau
Dount lo lonterno ol long prou peino se dibino,
De lo prendre en piota, qu'ogiro coumo caou
Perbus qu'un secound cop sortio de lo debino.
Ottendrit, l'estrongiè dorriès tourno bira
E lo pauro bicilhotto o ginoux li domondo
Perdou de soun peca ; « Sobes moun emborra,
Boun pèro, otchias piota de mo misèro grondo!
Rondet oquelo bacco on oquel effontou
Que plouro sul lo pailho e que se desespèro
Dins l'ottento d'un lat que lo mèro Goutou
Li pouot pas procura! otchias piota, boun pèro! »
— « Dintro tchaz tu, lo bieilho, e de toun ombiciou
Satchio miel te gorda lou restont de to bido! »*

*Otau diguet Nodau dins so disporiciou.
Pensat se lo Goutou fuguet belcop robido
En dintront ol mosut de tourna retrouba
Ol found de l'estoplou lo bocotto estocado,
Uno bacco qu'obio l'òusel couflat de lat
E que l'oculiguet d'une fièro bromado!*

Apchon, août 1900.

voilà qui sans trembler s'empare de son bâton, — et, comme le vieillard, tape jusqu'à trois coups — tout en marmottant d'une façon bizarre. — Mais, horreur ! un grand loup arrive promptement — qui ne fait qu'une bouchée de la vache.

Pauvre mère Goton ! sans perdre un seul instant — elle se précipite dehors, et avec des cris — à fendre le cœur, prie le bon Noël — dont la lanterne se devine à peine dans le lointain, — de la prendre en pitié, qu'elle se comportera comme il faut — pourvu qu'elle sorte encore une fois de la déveine. — Attendri, l'étranger rebrousse chemin — et la pauvre vieille lui demande à genoux — pardon de son péché : « Vous connaissez mon embarras, — bon père, ayez pitié de ma grande misère ; — rendez cette vache à ce petit enfant — qui pleure sur la paille et qui se désespère — dans l'attente d'un lait que la mère Goton — ne peut plus lui procurer ; — ayez pitié, bon père ! » — « Rentre chez toi, la vieille, et de ton ambition — sache mieux te garder le restant de ta vie ! »

Ainsi parla Noël en s'éloignant. — Jugez si la Goton fut grandement ravie, — en rentrant au buron, de trouver à nouveau — au fond de l'étable la petite vache attachée, — une vache qui avait les mamelles gonflées de lait — et qui l'accueillit d'un mugissement fier !

Lou Costel d'Apcheu

(SONNET)

O M. l'obé Faucher, moun oncle per olhionço.

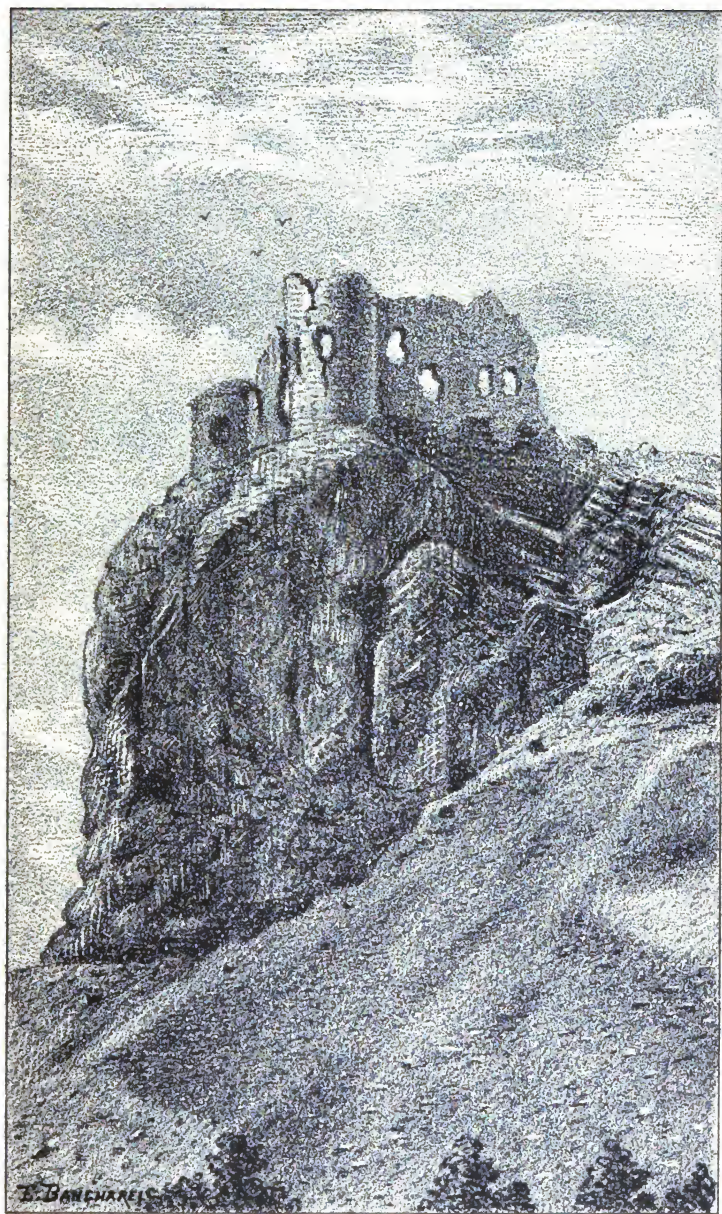
*Sul lo cimo d'un roc, superboment quilhados
E mountont bers lou-cièu, s'opercèbou de lon
Los ruinos d'un costel, peiros oconcelados
Per un pople osserbit, dimpiei maï de millo ons !*

*Ni lou ben, ni l'ecir, ni maï lei nèus gloçados
Qu'ocatou lou poïs de lour grond montel blonc,
N'ou pougu fa trombla quellos tours desoulados
Que regnèrou lontems sur lou poïs tromblont.*

*Coumo se les Coumtours, dount l'oltièro puissenço
S'exercet trop soubent ol crime, o lo bingenço,
Obont de s'offroba dins lou found de l'ifer,*

*Lour ouguessou legua lour forço e lour coulèro
Que les fosio crigna dedins l'Oubergno entièro...
E mèmo jusqu'os-o lour boulounta de fer !*

Apchon, 6 août 1900,



LE CHÂTEAU D'APCHON

Le Château d'Apchon

SONNET

A M. l'abbé Faucher, mon oncle par alliance.

Sur la cime d'un roc, superbement campées —
et montant vers le ciel, s'aperçoivent de loin — les
ruines d'un château, pierres amoncelées — par un
peuple asservi, depuis plus de mille ans !

Ni le vent, ni l'éclair, ni même les neiges glacées
— qui couvrent le pays de leur grand manteau
blanc, — n'ont pu faire trembler ces tours désolées
— qui régèrent longtemps sur le pays tremblant.

Comme si les comtours (1) dont l'altière puissance
— s'exerça trop souvent au crime, à la vengeance —
avant de s'effondrer dans le fond de l'enfer,

Leur eussent légué leur force et leur colère —
qui les faisaient craindre dans l'Auvergne entière...
et même jusqu'à leur volonté de fer !

(1) Les seigneurs d'Apchon portaient le titre de « comtour ».

Les Candidats el Sénat

*Per faire lo mièjio doutzeno
O los electious del Sénat
Monquabo pas qu'un candidat.
Mes n'òurens pas bresio lo peino
De faire possa lou tombour
Per lou sixième troubodour :
Ogaro obons moussu Corbasso,
Un ome qu'ei noscut o Mâu,
— Uno bieilho e duro corcasso —
Omaï qñe s'expliquo pas màu!*

*Obions dejia maï d'un fumisto
Dins lo bondo deis ospironts
Sénoturs e deis soupironts :
Monquabo pas qu'un souciolisto
Permor de coumpleta lo listo.
Qu'es oquel ase qu'obio dit
Qu'olentour de nostros mountognos
Quo monquo d'omes de porti :
L'y benou coumo los costognos!*

Les Candidats au Sénat

Pour faire la demi-douzaine — aux élections du Sénat — il ne manquait qu'un candidat. — Mais nous n'aurons nullement la peine — de faire passer le tambour — pour le sixième troubadour : — maintenant nous avons monsieur Carbasse — un homme qui est né à Maurs — (une vieille et dure carcasse) — et même qu'il ne s'explique pas mal !

Nous avons déjà plus d'un fumiste — dans la bande des aspirants — sénateurs et des soupirants : — Il ne manquait qu'un socialiste — afin de compléter la liste. — Quel est cet âne qui avait dit — qu'alentour de nos montagnes — ça manque d'hommes de parti : — Ils y poussent comme les châtaignes !

*Qu'oi d'obord lou grond Boduel
Qu'ei redound coumo un porobel
E pesat coumo duoï bonastos...
O soun coustat, curioux countrasto,
Beson un bouehi d'oumenot
Pas pus nal qu'un soquet d'oglot.
Oquel d'oti s'opèlo Charmo :
Disou que n'es pas sons olarmo...*

*Opresso Moussu Lintilhac,
Un bougre que n'o pas lou trac
E que per demena lo lengo
Digo-li, moun boun, que li bengo!....*

*Onfin lou doctur Tropenard
— Que prendio gardo ol troquenard —
Un biel républicain dins l'amo
Que lo « démocratie » inflammo!....*

*Onfin de fin, Moussu Chansoun,
Que nous debito so cansoun,
Lo mèmo qu'obio coumpousado
L'y o juste dozosses onnados :
Lo grondo ombiciou de soun cur
Ocoï de mouri senotur!....*

C'est d'abord le grand Baduel — qui est rond comme un « porobel » (1) — et pesant comme deux « banastes »... (2) — A son côté, curieux contraste, — nous voyons un petit homme — pas plus haut qu'un sac de glands. — Celui-là s'appelle Charmes : — on dit qu'il n'est pas sans alarme...

Ensuite Monsieur Lintilhac — un bougre qui n'a pas le trac — et qui pour remuer la langue — dis-lui, mon bon, qu'il y vienne!...

Enfin le docteur Trapenard — (qu'il prenne garde au traquenard) — un vieux républicain dans l'âme — que la démocratie enflamme!...

A la fin des fins, Monsieur Chanson, — qui nous débite sa chanson, — la même qu'il avait composée il y a juste dix-sept ans : — la grande ambition de son cœur — c'est de mourir sénateur!...

(1) Petit fromage du Cantal, pesant en moyenne deux à trois kilos.

(2) Grands paniers d'osier portés à dos d'âne ou de mulet et spécialement utilisés par les marchands de fruits du Quercy et du Limousin pour porter leurs denrées en Auvergne.

Obons toutjiour Moussu Corbasso....
Mes oquel ome bous ogasso!

Peis electurs, urousoment
L'on bouoto per deportoment,
Autroment siëi cops per jiournado
Subiriou lo longo porlado
De codun deis siëi condidats :
O lo fi seriou em....bestiats!

Aurillac, 15 décembre 1902.

Nous avons toujours Monsieur Carbasse... —
mais cet homme vous agace !

Pour les électeurs, heureusement — l'on vote par
département, — autrement six fois par journée —
ils subiraient la longue parlotte — de chacun des
six candidats : — à la fin ils seraient em...bêtés !

○ Ugèno Lintilhac

Senotur del Contàu

*Lo Nàuto-Oubergno be de moustra lo puissenço
De soun resounoment e soun intelligenço
En noummont senotur Ugèno Lintilhac,
Un des pus renoummats deis citoyens d'Ourlhac ;
Un ome que, sourtit de lo moudesto classo
Des troboilhurs, s'es fat uno tont nàuto plaço
Dins lou mounde sobent ; un ome degourdit,
Intrepide, coustont, bigouroux e ordit ;
Un ome que pendent quoronto ons de so bido,
Touto fatso d'ounour e de scionço poulido,
S'es cougnat, cado jiour, dins lou found del cerbel,
Deis escribains onciens un oubratge noubel ;
Un ome qu'ei sobent coum' uno bibliotèquo,
Proufessur, ourotur, jiournolisto, pouèto,
E que sero bien lèu — n'ei lou pressentiment —
Opela o dintra dins lou goubernoment
De lo Fronço e de so filho lo Republicuo . . .
Car, sons bougueire fa bresio de poulitiquo,
Crese pas que digun deis efonts del Contàu,
Ossetat lei jioloux, les neicis, les pelàus,
Pouguesso countesta qu'un ome to sobent*

A Eugène Lintilhac

Sénateur du Cantal (1)

La Haute-Auvergne vient de montrer la puissance — de son raisonnement et son intelligence — en nommant sénateur Eugène Lintilhac — un des plus renommés des citoyens d'Aurillac ; — un homme qui, sorti de la modeste classe — des travailleurs, s'est fait une si haute place — dans le monde savant ; un homme actif, — intrépide, constant, vigoureux et hardi ; — un homme qui pendant quarante ans de sa vie, — toute faite d'honneur et de science distinguée — s'est fourré, chaque jour, au fond du cerveau, — un ouvrage nouveau des écrivains anciens ; — un homme qui est savant comme une bibliothèque, — professeur, orateur, journaliste poète, — et qui sera bientôt — (j'en ai le pressentiment) — appelé à entrer dans le gouvernement — de la France et de sa fille la République... — Car, sans vouloir faire aucun peu de politique, — je ne crois pas qu'aucun des enfants du Cantal, — excepté les jaloux, les toqués, les maraudeurs, — puisse contester qu'un homme si sa-

1. Cette poésie a été débitée par l'auteur au banquet qui fut donné à Paris, le 25 janvier 1903, en l'honneur de l'élection au Sénat de M. E. Lintilhac.

*E que parlo to plo, un ome intelligent
Que per soun soul trobal es mountat ol pinacle
Aro qu'ei senotur siasquo pas ministraple!
Souètorio ticon maï... mes lon mounde impuissent,
Jioloux de so bolour, de ficut courtison
Me trotorio belèu... Li souète lou couratge
De mesprésa toujiour lou traite bobordatge
Deis offroux medisons e de mortcha tout dret,
Sons debira lou cap, plo penetra del dret
De so nàuto founcciou, en obont, ber lei cimos
Deis ounours poulitiquos, dei succès intimos !*

*Escouto, Lintilhac, uno bouès omicalo
Que t'opouorto, o Poris, de lo terro notàlo
Lou soubenir courdiàu e l'oumatge dougu
De toutes' quesses que de lon t'obons segu
D'un regard omistoux dins to bèlo corrieiro.*

*Sei porti, l'autre ser, del raz de lo ribieiro
De Jiourdono — un tourront que l'iber maï d'un cot
Debouordo dins lo plono — e t'opouorte l'escho
De lo bouès del poïs, qu'ei soubent entendudo
O touto ouro de jiour, omaï lo nuet bengudo
Quond lo nèu tourbilhouno ol dessus del Borrás
E que près del contou, les controbens sorras
E les ridèus tiras, codun sur soun idéio
Cerco o plo s'expliqua, dejious lo tchimincio
Ound petilhou lou floc e lo coumbersocion,
Ound s'olucou' tobe maï d'uno discussiou...*

vant — et qui parle si bien, un homme intelligent — qui par son seul travail est monté au pinacle — maintenant qu'il est sénateur ne soit pas ministrable ! — Je souhaiterais encore autre chose... mais les gens impuissants, — jaloux de sa valeur, de fichu courtisan — me traiteraient peut-être... — Je lui souhaite le courage — de mépriser toujours le traître bavardage — des affreux médisants et de marcher tout droit, — sans détourner la tête, bien pénétré du droit — de sa haute fonction, en avant, vers les cimes — des honneurs politiques et des succès intimes !

Ecoute, Lintilhac, une voix amicale — qui t'apporte à Paris, de la terre natale — le souvenir cordial et l'hommage dû, — de tous ceux qui de loin t'avons suivi — d'un regard amical dans ta belle carrière.

Je suis parti, l'autre soir, des bords de la rivière — de Jordanne (un torrent qui l'hiver plus d'une fois — déborde dans la plaine) et je t'apporte l'écho — de la voix du pays, que j'ai souvent entendue — à toute heure du jour, même la nuit venue — lorsque la neige tourbillonne au-dessus du Barra — et que près de l'âtre, les contrevents fermés — et les rideaux tirés, chacun sur son idée, — cherche à bien s'expliquer, sous le manteau de la cheminée — où le feu et la conversation pétillent, — où s'allument aussi plus d'une discussion.... —

*E-be, dimpièi lontems, nostro bouès poupopulario
S'oucupo fort de tu : t'odressons lo pregarìo
De jiomai sepora, dins toun cur d'Oubergnat,
L'interèt del porti de l'interèt d'Ourlhac
E del déportoment qu'o ploça so cœunfonço
Dedins toun obanir : Soube-te dins to chionço
De sousteni toutjournoun pas tout l'intrigont
Que lou pàure ortison que s'esquinto en trimont,
Lo bèuso, l'ourfelin, lo fomilho en souffronço
Que dins toun debouoment plaçou lour esperonço...
— Escouto, Lintilhac : toun beritable ounur
Sero d'obeire fat plo soubent lou bounur
Del mounde piotodoux, despourbu d'ortifço,
Qu'implouroro toun cur per oubteni justico!*

*Bibo nostr'omi Lintilhac
Bibo, bibo l'efont d'Ourlhac !*

Paris, 25 janvier 1903.

Eh bien, depuis longtemps, notre voix populaire — s'occupe fortement de toi : nous te prions — de ne jamais séparer, dans ton cœur d'Auvergnat, — l'intérêt du parti de l'intérêt d'Aurillac — et du département qui a placé sa confiance — dans ton avenir : souviens-toi dans ta veine — de soutenir toujours non pas tant l'intrigant — que le pauvre artisan qui s'esquinte en trimant, — la veuve, l'orphelin, la famille en souffrance — qui dans ton dévouement placent leur espérance ..

Ecoute, Lintilhac : ton véritable honneur — sera d'avoir fait bien souvent le bonheur — des gens dignes de pitié, dépourvus d'artifice, — qui implo-
reront ton cœur pour obtenir justice !

Vive notre ami Lintilhac.

Vive, vive l'enfant d'Aurillac !

Lo Sourço e lou Roussignol

(SONNET)



*Dins lou cap de lo prado, ol jious del bouscotel
De gorrit e de fau, coulo lo sourço puro
Que ragio douçoment del flonc bas del coumbel.
So timido consou rebilho lo noturo*

*Tristoment endurmido. E de sur l'aubrotel
Ound lou roussignolet s'esound dins lo romuro
En jiougont seis grands airs sur soun dibin cormel
S'enbouolo un ôuzelet ber lo fresquo berduro,*

La Source et le Rossignol

— — —
SONNET
— — —

Dans le haut de la prairie, au-dessous du petit
bois — de chêne et de hêtre, coule la source pure
— qui sourd doucement du flanc bas du côteau. —
Sa timide chanson réveille la nature

Tristement endormie. Et de sur le petit arbre —
où le rossignol se cache dans la ramure — en jouant
ses grands airs sur son divin chalumeau — s'envole
un oiselet vers la fraîche verdure.

*O peino lou souhel — oquel grond mogicien
Qu'onimo terro e cièu — o coumença so curso
Qu'on ocado moti l'on bei lou musicicen*

*Del bouscotel portir, coumo tout boun bisi,
Per ona soluda so bisino lo sourço,
E diriaï que l'ousel de bounur stremisi !*

Jonquières, 19 juillet 1903.

A peine le soleil (ce grand magicien — qui anime la terre et le ciel) a commencé sa course — que chaque matin l'on voit le musicien

Du petit bois partir, comme tout bon voisin, — pour aller saluer sa voisine la source. — Et l'on dirait que cet oiseau frémit de bonheur !

Bibo lo Republico!

Per mous fils quond ôurôu 21 ans.

*Mes efants, quond ôures l'atge de citoyen,
Quond seres counsultats dessus lo poulitico,
Fores tout lou deber d'un boun republicain :
Sons crainto defendres lo nostro Republico
Sourtido de l'offroux desastre de Sedon,
Ound soubret lou renoum d'un regime execrable
E mouit o jiomâ... dins un goulhat de song !
Mespresores toutjiour l'Ompire obouminaple,
En soubenir d'oquel que libret lou dropèu
De lo Fronço os Prussiens, qu'obondounet l'ormado
E qu'estendut dins un bel e souple londèu
Onet ber l'ennemi coumo o lo proumenado !*

.

*Roppelat-bous soubent de bostre beilet mouort
Que per lo Liberta luttet touto so bido
E sons desespera, coumo fo l'ome fouort,
Cado jjour troboilhet per lo Fronço offronquido.*

Vive la République !

Pour mes fils quand ils auront 21 ans.

Mes enfants, quand vous aurez l'âge de citoyen — quand vous serez consultés sur la politique — vous ferez tout le devoir d'un bon républicain : — sans crainte vous défendrez notre République — sortie de l'affreux désastre de Sedan, — où sombra le renom d'un régime exécration — et maudit à jamais.... dans une mare de sang ! — Vous mépriserez toujours l'Empire abominable, — en souvenir de celui qui livra le drapeau — de la France aux Prussiens, qui abandonna l'armée — et qui étendu dans un beau et souple landau (1) — alla vers l'ennemi comme à la promenade !

.
Rappelez-vous souvent votre grand père mort — qui pour la Liberté lutta toute sa vie — et sans désespérer, comme fait l'homme fort, — chaque jour travailla pour l'affranchissement de la France. —

1. Le célèbre peintre Emile Bayard, dans un magnifique tableau représentant la reddition de Sedan, nous montre Napoléon III traversant les lignes françaises, nonchalamment assis — presque couché — dans un landau traîné par quatre chevaux qui passent au grand trot sur les corps des soldats blessés : l'empereur fume tranquillement la cigarette.

*Quond sores dins lou doute ou dins l'esitociou
Ou se causcops beniaï o monqua de counfionço
Dins lou sort : ~~reservat~~ per lo nostro naciou
Oïs fiers republicains : pensat o lo souffronço
Que moun païre enduret per soun entestoment
O bouguer malgré tout prepora lo bictoire
Del pople souberain... Que bostre sontiment
Bous tinguo lou cur nal e bous fasco uno glorio
D'esse persecuta per bostros coumbiccious,
Coumo bostre beilet, qu'oprès bint'ons de luttb
Countro l'Ompire omaï countro lei reoccious,
Mouriguet en cridont : « Bibo lo Republico ! »*

Quand vous serez dans le doute ou dans l'hésitation — ou si quelquefois vous veniez à manquer de confiance — dans le sort réservé par notre nation — aux fiers républicains : pensez à la souffrance — que mon père endura par son entêtement — à vouloir malgré tout préparer la victoire — du peuple souverain... Que votre sentiment — vous tienne le cœur haut et vous fasse une gloire — d'être persécuté pour vos convictions, — comme votre grand-père, qui après vingt ans de lutte — contre l'Empire et même contre les réactions — mourut en criant : « Vive la République ! »

La Pluegio

(BALLADE LIBRE)

*Lo pluegio toumbo e fo flic flac :
Tombo coumo o grônd faï, en orrousent lo cruquo
Del pâure mounde que s'orruquo
Jious paropluegios, jious montels,
Jious les âubros foulhats e bels.
Maï d'un, pendent quello possado,
Ottrapo forto refrescado :
Lo pluegio toumbo e fo flic flac.*

*
* *

*Lo pluegio gouto dins lou lac :
Lou peïssou'spoubenta s'enfut de souquo en souquo
E pië se reunit en troupo
Per delibera sul printems
Ou sus pescaïres qu'ou mâu tems.
Car, quond plèu, l'io pas res o faïre
Ol près del mounde aïgossiaïre :
Lo pluegio gouto dins lou lac.*

La Pluie

— —
BALLADE LIBRE
— —

La pluie tombe et fait flic-flac : — elle tombe à grand faix, en arrosant la nuque — des pauvres gens qui s'abritent — sous les parapluies, sous les manteaux — sous les arbres couverts de feuilles et hauts. — Plus d'un, pendant cette traverse — attrape une forte arrosée : — la pluie tombe et fait flic-flac.



La pluie goutte dans le lac : — le poisson épouvanté s'enfuit de souche en souche — et puis se réunit en troupe — pour délibérer sur le printemps ou sur les pêcheurs qui subissent un fichu temps. — Car, lorsqu'il pleut, il n'y a rien à faire — auprès de la gent aquatique : — la pluie goutte dans le lac.

Lo pluegio toumbo dins lou bac :
Les conards fôu « couan-couan » en s'en onon per bondo
Ber l'aigo qu'es bengudo grondo ;
Los àucos lei segou de lon
En toun fosen bolin-bolon,
E lei gronouillhos, dins lo prado,
Coumençou de conta l'òubado :
Lo pluegio toumbo dins lou bac.

*
* *

Les ousels òu toutes lou trac :
Un o un dins lou bouos, cercou lour retirado
Sons faire lo mindro porlado.
Per tourna conta cado ousel
Ottendro lou souhel noubel ;
Car on oquel pople boulatge
Lo pluegio douno pas couratge :
Les ousels òu toutes lou trac !

La pluie tombe dans le lac : — les canards font « couan-couan » en s'en allant par bande — vers l'eau qui est devenue haute ; — les oies les suivent de loin — tout en faisant bolin-bolon, — et les grenouilles, dans la prairie, — commencent de chanter l'aubade : — la pluie tombe dans le lac.



Les oiseaux ont tous le trac : — un à un dans le bois, ils cherchent un refuge — sans faire la moindre causette. — Pour qu'il revienne à chanter chaque oiseau — attendra le soleil nouveau ; — car à ce peuple volage — la pluie ne donne pas courage : — les oiseaux ont tous le trac !

Ol Clar de lo Luno

(SONNET)

Le soir descend sur la colline,
La lune monte dans les cieux,
Et les bois fleuris d'aubépine
Sont pleins de bruits harmonieux.

.

(*Les Peupliers, romance.*)

*Pendent lei sers d'estiou, quond lo luno es lebado
E que lou brut del jior s'escontit douçoment,
M'obonce o pichous pas dins lo plono orgintado
En toun dereleba les uels ol firmoment.*

*Bien lèu del roussignol lo sublimo porlado
Ol miet d'un bouscolhat esclato biboment,
E couosset o so bouès, de toutes escoutado,
Lo noturo s'enduert dins lou reculhoment.*

*Tout d'un cop dins lou prat qu'oboisino lo routo
Uno bonès retunit que me rond interdit :
Moun ourilho o coumpris, mes moun esprit redouto*

Au Clair de la Lune

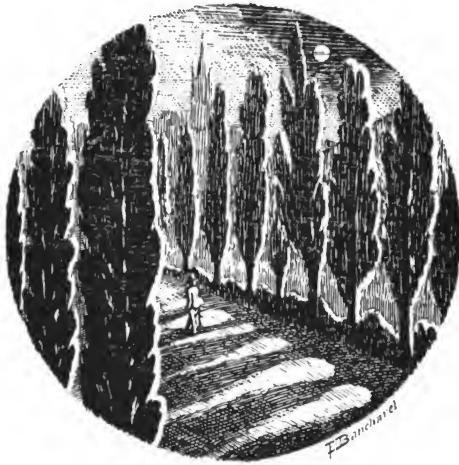
—
SONNET
—

Pendant les soirs d'été, quand la lune est levée —
et que le bruit du jour s'éteint doucement, — je
m'avance à petits pas dans la plaine argentée — tout
en levant les yeux au firmament.

Bientôt du rossignol le sublime chant, — au
milieu d'un massif éclate vivement, — et aussitôt
à sa voix, de tous écoutée, — la nature s'endort
dans le recueillement.

Tout d'un coup dans le pré qui avoisine la route
— une voix retentit qui me rend interdit : — mon
oreille a compris, mais mon esprit redoute

*De se desse troumpa. Càu òusorio sons crainto
Ensi s'obontura ? Ques oquel mounde ordit ?
— Ocoï deis omouroux l'eternello coumplainto !*



De s'être trompé. Qui oserait sans crainte — ainsi
s'aventurer ? Quels sont ces gens hardis ? — C'est
l'éternelle complainte des amoureux !

Jonquières, 26 juillet 1903.

Lou Boloun d'o Bic

*Lou boloun lou pus jionte e lou pus mognifique
De nostr'Oubergno, oquel qu'es lou pus pouetique,
Ocoï sons countrodit
Lou bel boloun d'o Bic.
Oti jious les gronds tels ol bienfaisont oumbratge
Lou mounde pas preissat, aimont lou bobordatge,
Tont que sio forto lo colour
Que ragio tout lou long del jjour,
Ei sigur de trouba lo precionso frescuro
Que resido dins l'oumbro, ol' jious de lo berduro ;
E mai d'un li trobo soule et
Lo sonta que lou rond countent.*

* * *

*Ol bouord d'oquel boloun eis une bilo ontico
Que s'obrito ol dejious deis rocs e deis sopins
E douminado per lou clouquié orchoïco
De so gleizio roumano ois ottributs dibins :
Qu'oi lo bilo d'o Bic, bilo plo counegudo
Per soun aigo solado e ses cobecons blancs,
Soun fomus « Pas de Céro », oquel de lo « Mougudo »
E lou traüde « Roucolo », ound gislou des tourronts...
Oti toutes les ons, dins des « billus » splondidos,*

Le Vallon de Vic

Le vallon le plus beau et le plus magnifique — de notre Auvergne, celui qui est le plus poétique, — c'est sans contredit — le beau vallon de Vic. — Là sous les grands tilleuls au bienfaisant ombrage, — les gens peu pressés, aimant le bavardage, — si forte que soit la chaleur — qui rayonne tout le long du jour — sont sûrs de trouver la précieuse fraîcheur — qui réside dans l'ombre, sous la verdure ; — et plus d'un y trouve souvent — la santé qui le rend content.

*
* *

Au bord de ce vallon est une ville antique — qui s'abrite au-dessous des rochers et des sapins — et dominée par le clocher archaïque — de son église romane aux attributs divins : — c'est la ville de Vic, ville bien connue — par ses eaux salées et ses fromages blancs, — son fameux « Pas de Cère », celui de la « Mougudo » et le trou de « Roucole », où jaillissent des torrents.... — Là tous les ans,

*Ol pus fouort de l'estiou, des ritches estrongiés,
Dei moussurs plo bestits, de lei damos poulidos
Benou cerca'n obri ois redoutonts dongiés
De lo grondo colour. Tont que lou bel tems duro
S'es sigur de trouba dins oquel crane endret
Belcop de distroccious ol miet d'uno berduro
Que rejouis les uels e bouto lou cur dret
E fouort. Piei l'air frescot que cado nuet dobalo
Deis sopins del Liouron, pouorto uno gorisou
Ois estoumacs flocots, que disou sons egalo,
Surtout quond de l'estiou s'obonço lo sosou.*

*
* *

*Quel pois fourtunat o un autre obontatge
Que n'es pas plo coumun et qu'o rondut jioloux
Les pois d'olentour — proco serio doumatge
E regrettable per lou mounde bertuoux
Que l'ouguessou pas plus — : ocoï de lo « Rousieiro »
Que bous bole porla, de soun courounoment
Que se foguet dimmergue e de cogno monieiro
Les filhouos d'o Bic dount lou coumpouortoment,
Lo bertu, per miel dire, ei lo plus exomplario
Tocou lo recoumpenso ol merite dougut.
Odounquo, lou dous ost, festo extroourdinario,
Lo pus crano qu'o Bic l'on atcho counegut.*

Jonquières, août 1903.

dans des villas splendides — au plus fort de l'été, de riches étrangers, — des messieurs élégants, de gracieuses dames — viennent chercher un abri aux redoutables dangers — de la grande chaleur. Tant que le beau temps dure — vous êtes sûr de trouver dans ce lieu superbe — beaucoup de distractions au milieu de la verdure — qui réjouit les yeux et rend le cœur haut — et fort. Et puis l'air frais qui chaque nuit descend — des sapins du Lioran, apporte une guérison — aux estomacs affaiblis, que l'on dit sans égale, — surtout quand s'avance la saison d'été.

*
* *

Ce pays fortuné a un autre avantage — qui n'est pas bien commun et qui a rendu jaloux — les pays d'alentour (pourtant il serait dommage — et regrettable pour les gens vertueux — qu'il ne l'ait plus) : c'est de la « Rosière » — que je veux vous parler, de son couronnement — qui se fit dimanche et de quelle manière — les jeunes filles de Vic dont la conduite — la vertu, pour mieux dire, est la plus exemplaire — touchent la récompense due au mérite. — Donc, le deux août, fête extraordinaire, — la plus réussie que l'on ait connue à Vic.

Conseu de lo Rousieiro

(Air de « La Yoyette »)

I

De grand moti, lo rousieiro se lebo, (bis)
Prend deis soulhès de sotin blonc |
Lo raubo blonco, un bouèlo long. | (bis)

II

O dex ouros, moussu lou mèro orribo,
Per ona dobont lou curat
E couosset li offro lou bras.

III

Anen, curat, diset biste lo messo,
Lo messo basso, se bous plaï,
Car nous ottendou de delaï.

IV

En d'orriba dessus lo grondo plaço,
Lo musico jioguo un grand air,
Tout lou mounde s'ei descoubert.

Chanson de la Rosière

(Air de « la Yoyette »)

I

De grand matin, la rosière se lève, — prend des souliers de satin blanc — une robe blanche, un voile long.

II

A dix heures, Monsieur le Maire arrive — pour aller devant le curé — et aussitôt il lui offre le bras.

III

Allons, curé, dites vite la messe, — la messe basse, s'il vous plait, — car on nous attend de l'autre côté.

IV

En arrivant sur la grande place, — la musique joue un grand air, — tout le monde se découvre.

V

*Lo rousieiro monto dessus l'estrado
Dessus l'estrado del bollat
Om lou president Lintilhac.*

VI

*Pendent que lo drouletto eis ossitado,
Lintilhac fo soun grond discour
Ol pople ossemlat olentour.*

VII

*Quel senotur nous parlo de mouralo,
De mouralo e pièi de bertu,
Turlu-tutu, esclop pountchu !*

VIII

*Mes d'oquel tems, que penso lo rousieiro ?
Penso que bien lèu un golont
Li foro un discour mins lon.*

IX

*Oprès oco remet' o lo rousieiro
Uno courouno sul lou front
E un libret de cinq cents frons.*

X

*Per un poutou fat o moussu lou mèro,
Ol mèro maï o Lintilhac,
L'on tprobo que qu'oi plo pogat.*

V

La rosière monte sur l'estrade — sur l'estrade du « ballat » — avec le président Lintilhac.

VI

Pendant que la fillette est assise, — Lintilhac fait son grand discours — au peuple assemblé alentour.

VII

Ce sénateur nous parle de morale, — de morale et puis de vertu, — turlu-tutu, sabot pointu !

VIII

Mais pendant ce temps, à quoi pense la rosière ?
— Elle pense que bientôt un galant — lui fera un discours moins long.

IX

Après cela on remet à la rosière — une couronne sur le front — et un livret de cinq cents francs.

X

Pour un baiser fait à Monsieur le Maire, — au maire même à Lintilhac — on trouve que c'est bien payé.

XI

*Per ocoba, fôu uno proumenado,
Proumenado en grond trolola
Dins boituro de grond gola.*

XII

*Filhos d'o Bic, pensat o lo rousieiro :
Prengossias pas trop de golonts
En ottendont bint-o-un ons !*

Jonquières, 7 août 1903.

XI

Pour terminer, on fait une promenade, — promenade en grand tralala — dans voiture de grand gala.

XII

Filles de Vic, pensez à la rosière : — ne prenez pas trop de galants — en attendant vingt-et-un ans !

L'Efontou

(SONNET)



O moun fil Juon.

*Escouta l'efontou que dedins soun bret conto :
Nous dit uno consou sons poràulo e sons fait,
Mes codun om soun cur, om soun amo pensonto,
Aimo e coumprend quel cont e lou trobo porfait.*

Le petit Enfant

SONNET

A mon fils Jean.

Ecoutez le petit enfant qui dans son berceau
chante : — il nous dit une chanson sans parole et
sans fait, — mais chacun avec son cœur, avec son
âme pensante, — aime et comprend ce chant et le
trouve parfait.

*Quond l'efont, suplient, lêbo so mo tromblonto
Ber so maire en plouront, e dins soun pitchou bret
Se demeno en tout biaï, res qu'o so bouès souffronto
So maire, dibinont, bien lêu lou sotsifait.*

*Mes que l'efont, countent, douçoment souriguesso
Ou que, countroriat, l'efont se desoulesso,
Tout lou mounde, ber guel, romplit d'empressoment,*

*Se baisso, proudegont los pus douços coressos.
Car sur terro l'io res qu'ottire los tendressos
Coumo d'un efontou l'esponouissement.*

Jonquières, 10 août 1903.

Quand l'enfant, suppliant, lève sa main tremblante — vers sa mère en pleurant, et dans son petit berceau — se démène en tout sens — rien qu'à sa voix souffrante — sa mère, devinant, bientôt le satisfait.

Mais que l'enfant, content, doucement sourie — ou que, contrarié, l'enfant se désole, — tout le monde, vers lui, rempli d'empressement

Se baisse, prodiguant les plus douces caresses.
— Car il n'y a rien sur terre qui attire les tendresses — comme l'épanouissement d'un petit enfant.

Lou Postrou⁽¹⁾

O mo sorre Mothildo.

*Sur lo pento del puet toumbo lo nèu gloçado
Del tems que lou postrou gardo soun troupelou
De fedos e d'ognels, e lou pàure o l'ounglado
Dejious soun montelou.*

*Quilhat sur soun bostou, dins uno countenenço
De mondiont piotodous, on legis sur soun front
Coumo un çountentoment, malgré soun indigenço,
E rei d'un reire fronc.*

*Coumo quel ièu boudrio couthia dins un estaple
E m'en ona dedins lo nèu e jious lou bent
Lou cor o meitat nut, om un air miseraple
Mes om lou cur content !*

(1) Imité d'*Ilusões perdidas* (Illusions perdues), par Alberto Bramão, poète portugais.

Le petit Pâtre

A ma sœur Mathilde.

Sur la pente du puy tombe la neige glacée —
pendant que le petit pâtre garde son troupeau — de
brebis et d'agneaux, et le pauvre a l'onglée — sous
son petit manteau.

Appuyé sur son bâton, dans une contenance —
de mendiant digne de pitié, on lit sur son front —
comme un air de contentement, malgré son indi-
gence — et il rit d'un rire franc.

Comme lui je voudrais coucher dans une étable
— et me mouvoir dans la neige et sous le vent —
le corps à moitié nu, avec un air misérable — mais
le cœur content !

*Oh, cossi ièu boudrio reire e conta de mémo
Qu'ouel poysontou que trobo lou bounur
Dins so tronquillita : lo ritchesso suprèmo
Es oquelo del cur !*

Jonquières, octobre 1903.

Oh, comme je voudrais rire et chanter de même
— que ce petit paysan qui trouve le bonheur —
dans sa tranquillité : la richesse suprême — est
celle du cœur !

Dins les bouos

. L'automne
Faisait voler la grive à travers l'air atone
Et le soleil dardait un rayon monotone
Sur les bois jaunissants où la brise détone.

PAUL VERLAINE.

O mo filho Martho.

I

*Opres ober possado uno jiournado entiero
O courre dins les bouos de beth e de gorrit,
O trober lei bouyssous, o trober lo fouguieiro,
M'entourne douçoment, coumo un ome morrit
De n'obeire pas fat lo pus pitchouno casso.
E mo cogno Cora dorrié ièu tristoment
Martcho coumo o regret. Pores que lo becasso
Coumenço de possa : n'obons pas souloment
Dimpiei queste moti bisto lo quito d'uno...
Opres oquo dirou, en dintren o l'oustau,
Que son dous mauodrets e de nostro infourtuno
Digun n'ouro piota. Que boules, qu'oï otâu
Dins lo bido : quond on n'o pas ougut de bènò
Càu s'ottendre toutjiour ol debertissement
D'oquesses que n'ou pas qu'o se donna lo pènò
De critica plo fouort, sons cat de pessoment.*

Dans les Bois

A ma fille Marthe.

I

Après avoir passé une journée entière — à courir dans les bois de bouleau et de chêne — à travers les buissons, à travers la fougère — je m'en retourne doucement, comme un homme moqué — de n'avoir pas fait la plus petite chasse. — Et ma chienne Cora derrière moi tristement — marche comme à regret. Il paraît que la bécasse — commence de passer : nous n'en avons pas seulement, — depuis ce matin, vu la queue d'une... — Après cela on dira, en rentrant à la maison, — que nous sommes des maladroits et de notre infortune — personne n'aura pitié. Que voulez-vous, c'est comme cela — dans la vie : quand on n'a pas eu de veine — il faut s'attendre toujours au persiflage — de ceux qui n'ont qu'à se donner la peine — de critiquer bien fort, sans aucune inquiétude.

II

*Mes s'obons pel gibie perdudo lo jiournado
E se de l'aubresac se toquou lei duos pels,
Obons çoquedelaï fat bouno proumenodo,
Quond même ôurio les peds trempes jusqu'os trumels...
Car pendent que l'on tràuco e que l'on se demeno,
Tontot dins un tourrel, tontot dins un goulhat,
Un cop dessus lo broussou, un cop sul lo coudeno,
Oco fuïto lou song e quo fo trobolha
Lei meichontos umours que nostre cor amasso
O fouorço de gorda lo même pousiciou.
Otio perque càuscops l'on me trobo o lo casso :
O fauto de gibie, fàu uno proubisiou
D'exercice ol grond èr, e quèlo gymnostico
Pel mounde de lo bilo, — ol dire dei sobents, —
Es lo pus proufitaplo, omaï lo pus protico,
Surtout quond on offrounto e lo pluèjio e lei bents...*

III

*L'ome que s'obondouno ol miet de lo noturo,
Sons mesura lou tems, sons colcula l'effouort,
Se vountentont soubent de courre o l'obonturo
Sons se preoucupa de debeni pus fouort,
Estimo om un boun prix lou precieux obontatge
D'esse deborrossa del tourment des porponts :
E de poudèr onfn, lon de lour bobordatge,*

II

Mais si, pour le gibier, nous avons perdu la journée — et si les deux peaux du havresac se touchent, — nous avons cependant fait une bonne promenade, — quand même j'aurais les pieds mouillés jusqu'à la cheville.... — Car pendant que l'on court et que l'on se démène — tantôt dans un ravin, tantôt dans un marais, — une fois sur la bruyère, une fois sur le gazon, — cela fouette le sang et cela fait travailler — les mauvaises humeurs que notre corps amasse — à force de garder la même position. — Voilà pourquoi quelquefois on me trouve à la chasse : — faute de gibier, je fais une provision — d'exercice au grand air, et cette gymnastique — pour les gens de la ville (au dire des savants) — est là plus profitable, et même la plus pratique, — surtout quand on affronte et la pluie et les vents....

III

L'homme qui s'abandonne au milieu de la nature, — sans mesurer le temps, sans calculer l'effort, — se contentant souvent de courir à l'aventure — sans se préoccuper de devenir plus fort — estime à un bon prix le précieux avantage — d'être débarrassé du tourment des bavards — et de pouvoir enfin, loin de leur bavardage — s'adonner sans

*S'odouna sons limito oïs raïbes coressonts
Que codun pouorto ol found de soun amo ofronquido
Deis soucis impourtuns de lo reolita...
Ques oquel que n'o pas, dins lou cour de so bido,
Besoun de tems en tems de lo tronquillita
Que resido surtout dedins lo soulitudo !
Fo boun prendre causcops ol found de lei fourêts
Les òusels per temons d'un moutif d'inquiotudo,
Pertàu que les òusels sou des temons discrets !*

Aurillac, 30 octobre 1903.

limite aux rêves caressants — que chacun porte au fond de son âme affanchie — des soucis importuns de la réalité. . . . — Quel est celui qui n'a pas, dans le cours de sa vie, — besoin de temps en temps de la tranquillité — qui réside surtout dans la solitude ! — Il fait bon quelquefois prendre, au fond des forêts, — les oiseaux à témoins d'un motif d'inquiétude, — parce que les oiseaux sont des témoins discrets !

Lou Lobouraire

Là-bas, seul dans le champ, le laboureur
conduit sa charrue... Mais quand donc
ce malheureux récoltera-t-il son grain?

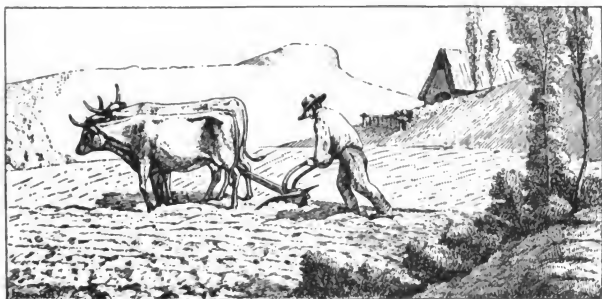
(*Ilusões perdidas*, par Alberto Bramão).

O Filippo Castanié, moun bel-fraïre.

*Obal, dins lou grond comp, làuro lou lobouraire
D'un pas trainont.
Tout en lou countemplont, yèu me pense : pecaïre !
Oquel boilhont
S'esquinto sons sober se clouro lo recouolto
De soun bel bla.
D'obont de meissouna, càu diro lo rebouolto
Que pouot troubla
Lou tems clemont. Belèu quo sero lo giolado
Ou lou bent càu
Que zo roustiro tout. Ou bien quàuquo grelado
Benont d'en nàu !
Càu sat que debendro lo preciausò semenço
Dins lou boun comp :
Càu offourtirio que l'iouro prouto de chenço
Pel poyson ?*

Aurillac, octobre 1903.

Le Laboureur



A Philippe Castanié. mon beau-frère.

Là-bas, dans le grand champ, le laboureur laboure — d'un pas trainant. — Tout en le contemplant, je me dis : « pecaïre ! » — Ce vaillant — s'échine sans savoir s'il rentrera la récolte — de son beau blé. — Avant de moissonner, qui dira la révolution — qui peut troubler — le temps clément. Peut-être ce sera la gelée — ou le vent chaud — qui brûlera tout. Ou bien quelque orage de grêle — venant du ciel ! — Qui sait ce que deviendra la précieuse semence — dans le bon champ : — Qui donnerait l'assurance (*càu offourtirio*) qu'il y aura assez de chance — pour le paysan ?

Desesperonço

I

Lou Cur ⁽¹⁾

*Quond lou boun Dièu foguet l'ome, quel grond ortisto
Li proudiguet seis douns, lo poràulo, lo bisto
E d'autres tresors maï d'uno grondo bolour...
Mes obont d'ocoba soun obro d'un soul jjour
Penset qu'obio metut dedins so creaturo,
Tropos de perfeccious, e, dins nostro noturo,
Per faire countro-pes o ses douns generous,
Ojustet oquel cur que nous rond molurous !*

II

L'Estièlo de l'Omour

*Uno estièlo se mouort ol cièu furtiboment...
Mes enquèro lontems opres d'ess' infugido
So clorta sturlugis ol miet del firmoment :
De mèmo toun omour dins lo mouort eifrigido !*

(1) Ces trois poésies sont imitées d'*Illusões perdidas*, par Alberto Bramão.

Désespérance

I

Le Cœur

Quand le bon Dieu créa l'homme, ce grand artiste — lui prodigua ses dons, la parole, la vue — et d'autres trésors encore d'une grande valeur.... — Mais avant d'achever son œuvre d'un seul jour — il pensa qu'il avait mis dans sa créature — trop de perfections, et, dans notre nature, — pour faire contre-poids à ses dons généreux — il ajouta ce cœur qui nous rend malheureux !

II

L'étoile de l'Amour

Une étoile se meurt au ciel furtivement.... — Mais encore longtemps après s'être enfuie — sa clarté luit au milieu du firmament : — de même ton amour dans la mort refroidie !

III

Lo Jiounesso

*Quond lou souhel s'escound per delai lo mountogno,
So splondido clorta, dins so disporiciou,
Ressent un trombloment que soubent s'ocoumpogno
D'un subit combioment dins so coulourociou.*

*De mèmo pel brilhont souhel de lo jiounesso :
Quond lou sort o ruinat nostre mourtel omour,
Se combio proumptoment dins lo soubro tristesso
Que romplis nostre cur de larmos dins un jjour !*

Aurillac, octobre 1903.

III

La Jeunesse

Quand le soleil se cache par delà les montagnes,
— sa splendide clarté, dans sa disparition, —
éprouve un tremblement qui souvent s'accompa-
gne — d'un subit changement dans sa coloration,

De même pour le brillant soleil de la jeunesse :
— quand le sort a ruiné notre mortel amour, — il
se change promptement en la sombre tristesse —
qui remplit notre cœur de larmes dans un jour !

Toplèus d'iber

Oi pouèto Julo Rengade, òtur
de « Rayons d'avril ».

*De bol found de lo plono injusqu'o lo mountogno
Que tresound dins lou found del cièu,
Dimpièi maï de huet jours, lo bilo e lo compogno
Sou touts bestidos de nèu*

*
* *

*Lei rouliès sur lo routo ound trimo l'otelatge
En juront s'orrestou soubent
E càufou l'estoumac ol « griffou » (1) del bilatge
D'un pitchou beire d'aigo-ordent.*

*
* *

*Lei focturs dins lou cour de lour longo tournado
O trober les pitchous sortiès,
Ound lo nèu per lou bent se trobo oconcelado,
Risquou d'enfounça tout entiès.*

(1) La branche de houx qui sert d'enseigne aux auberges de nos villages. Par extension : au « griffou », au lieu de à « l'auberge ».

Croquis d'hiver

*Au poète Jules Rengade, auteur
de « Rayons d'avril ».*

Du fond de la plaine jusqu'à la montagne — qui se perd dans la profondeur du ciel — depuis plus de huit jours, la ville et la campagne — sont toutes vêtues de neige.

*
* *

Les rouliers sur la route où trime l'attelage — en jurant s'arrêtent souvent — et se réchauffent l'estomac à l'auberge du village — d'un petit verre d'eau-de-vie.

*
* *

Les facteurs, dans le cours de leur longue tournée — à travers les petits sentiers, — où la neige est amoncelée par le vent — risquent d'enfoncer tout entiers.

*E les efonts, per bondo, en dintron de lo classo
Cercou tout lou long des comis
Un foussat plo giolat ound lisou sur lo glaço
Jusqu'o que lou jieur s'escontis.*

* * *

*Mes uno bieilho fenno infirmo e sons ressourço
Longuis soulo dins soun oustàu,
Sons presque plus de fioc, sons un sòu dins lo bourso,
Sons res de tout oco que càu.*

* * *

*O ritche, que possai cado jieur sur so porto,
Dintrat per oquel tems de nèu
E leissat sur lo tàulo uno blonco peçotto :
Ol cièu bous lo rondròu beleu !*

Aurillac, décembre 1903.

Et les enfants, par bande, en rentrant de la classe
— cherchent tout le long des chemins — un fossé
bien gelé où ils patinent sur la glace — jusqu'à ce
que le jour s'éteigne.

*
* *

Mais une vieille femme infirme et sans ressource
— languit seule dans sa maison, — sans presque
plus de feu, sans un sou dans la bourse, — sans
rien de tout ce qui est nécessaire.

*
* *

O riche, qui passez chaque jour sur sa porte, —
entrez par ce temps de neige — et laissez sur la
table une blanche piécette : — au ciel on vous la
rendra peut-être !

Bouno Onnado!

*Oïs obounats onciens, o toutes les lecturs
De l'Obenir, bene soueta lo bouno onnado
— Ol noum del Directur coumo deis redocturs —
E dins nostre potai lour faire uno porlado.*

*Bous souete de boun cur, pendent quel noubel on,
De montene toutjourn coumo o soun obitudo
Lo sonta que per l'ome es lou be lou pus grand
E que fo supourta touto becessitudo...*

*Bous souete de trouba dins bostro proufessiou
Lo chionço d'oriba, sinouin o lo fourtuno,
Ol pu mins d'oubtenir bouno sotisfocciou
E de bous opora del tchogrin qu'impourtuno...*

*Bous souete del couratge e prouto de bertu
Per bous ocountenta d'uno aisonço moudesto
E per bous preserba d'oquel bice ficu
Qu'opèlou l'ombiciou e que jiomai s'orresto...*

Bonne Année !

Aux abonnés anciens, à tous les lecteurs — de l'*Avenir*, je viens souhaiter la bonne année — (au nom du directeur comme des rédacteurs) — et dans notre patois leur faire la causette.

Je vous souhaite de tout cœur, pendant cette nouvelle année, — de maintenir toujours comme à son habitude — la santé qui pour l'homme est le bien le plus grand — et qui fait supporter toute vicissitude ...

Je vous souhaite de trouver dans votre profession — la chance d'arriver, sinon à la fortune, — au moins d'obtenir bonne satisfaction — et de vous garder du chagrin importun....

Je vous souhaite du courage et assez de vertu — pour vous contenter d'une modeste aisance — et pour vous préserver de ce fichu vice — qu'on appelle l'ambition et qui ne s'arrête jamais....

*Ol boilhont lobourur, dobont lou jieur lebat
Per cultiba soun comp, souete que lo semenço
Li ropouorte de que rompli d'un jionte blat
Toutes les sats qu'òuro : li souete l'oboundenço...*

*On oquel qu'es porti pel pois estrongié,
Per gogna deis escuts, souete un boun plaçoment,
E se d'un Ponoma redouto lou dongié
Que bengo les ploça dins lou deportoment.*

*On oquel que bôu pas demoura biel gorçou
Souete uno fenno aimaplo, obenonto, poulido
Que l'aime per guel mêmo, o lo bouno foço
E li ronde pus tendro e pus douço lo bido.*

*On oquesses que sou moridats de lontems
E que n'ou pas d'efont, souete uno bessounado :
Uno filho, un gorçou, que lei rondiou countents.
D'oquel biaï gognorou l'obonsi d'uno onnado !*

*Se lo chionço n'o pas courouna les effouorts
De càuques obounats, s'ou senti lo souffronço
S'empora de lour cur, lour souete d'esse fouorts
E de poudet toutjior counserba l'esperonço.*

Au vaillant laboureur, levé avant le jour, — pour cultiver son champ, je souhaite que la semence — lui rapporte de quoi remplir d'un bon blé — tous les sacs qu'il aura : je lui souhaite l'abondance....

A celui qui est parti pour l'étranger, — pour gagner des écus, je souhaite un bon placement, — et, s'il redoute le danger d'un Panama — qu'il vienne les placer dans le département.

A celui qui ne veut pas rester vieux garçon — je souhaite une femme aimable, avenante, jolie (*pou-lido*) — qui l'aime pour lui-même, de la bonne façon — et lui rende la vie plus tendre et plus douce.

A ceux qui sont mariés depuis longtemps — et qui n'ont pas d'enfant, je souhaite deux jumeaux : — une fille, un garçon qui les rendent contents, — de cette façon ils gagneront l'avance d'une année !

Si la chance n'a pas couronné les efforts — de quelques abonnés, s'ils ont senti la souffrance — s'emparer de leur cœur, — je leur souhaite d'être forts — et de pouvoir toujours conserver l'espérance.

*Souetorio maï qu'oco, mes me càu moudera
Pertàu que lou tems preisso e monquorio lo dato
Per z'o bous embouya : càu pas faire espera
Les coumpliments de l'on... Tont miel s'oco bous flatto.*

*Mes moun estreno o yèu... càu me lo bo douna ?
Co sero bàutres, se lou brabe jiournolisto
Bous o plo countenta. O bous, chers obounats,
De me recoumpensa en ougmentont lo listo*

*De nostres souscripturs : diset dounc ol besi
Que s'ennàusio soubent quond n'o grond'càuso o faire
Que l'io res per possa lou tems coumo lesi...
E que dins l'Obenir l'io prou per se distraire.*

Aurillac, 23 décembre 1903.

Je souhaiterais plus que cela, mais il faut que je me modère — parce que le temps presse et je manquerais la date — pour vous l'envoyer : il ne faut pas faire attendre — les compliments du nouvel an.... Tant mieux si cela vous flatte.

Mais mon étrenne à moi... qui va me la donner ? — Ça sera vous, si le brave journaliste — vous a bien contenté. A vous, chers abonnés, — de me récompenser en augmentant la liste

De nos souscripteurs : dites donc au voisin — qui s'ennuie souvent quand il n'a pas grand'chose à faire — qu'il n'y a rien pour passer le temps comme de lire.... — et que dans l'*Avenir* il y a tout ce qu'il faut pour se distraire.

Lou Mendient

(SONNET)

Fugitif et tremblant, je vais de porte en porte,
.
.
.
.
.
.
.
.
.
.
(Mignon).

*Tout opinquat dessus lou long bostou que pouorto
So mo tromblonto, un biel mondiont espilioussat,
Mortchont peniploment, s'en bo de pouorto en pouorto
Mondia lou po que pàu o pàu romplit soun sat.*

*Dins lo cour d'un costel, les cos, de lour bouès fouorto,
Li jiapou de lai long, lou pièu ibourrissat,
Coumo ç'oquel bieilhard, om lou po que dimpouorto
Lour panabo ticon. Lou mondiont dit : « Càu sat*

*« De que bo m'orriba, prendons gardo o lei bragos.
« Enquèro se lou mestre èro plo generoux,
« Ou se poudio trouba de lei modamos brabos*

*« Que dounessou bint sòus : per uno tello ouffrondo
« Osordorio couosset lo rusco d'un ginou... »
— Mes les cos sou meissions e so froyour ei grondo!*

Jonquières, septembre 1903.

Le Mendiant

SONNET

Tout courbé sur le long bâton que porte — sa
main tremblante, un vieux mendiant en guenilles,
— marchant péniblement, s'en va de porte en porte
— mendier le pain qui peu à peu remplit son sac.

Dans la cour d'un château, les chiens, de leur
voix forte — lui japent du plus loin, le poil hérissé,
— comme si ce vieillard, avec le pain qu'il emporte,
— leur volait quelque chose. Le mendiant se dit :
« Qui sait

« ce qui va m'arriver, prenons garde à mes
« chausses. — Encore si le maître était bien géné-
« reux, — ou si je pouvais trouver de bonnes
« dames

« qui me donneraient vingt sous : pour un pareil
« cadeau — je hasarderais de suite l'écorce (*lo*
« *rusco*) d'un genou.... » — Mais les chiens sont
méchants et sa frayeur est grande !

Leu Cornobal

*Eis orriba lou Cornobal
Coumo toutjiour, o so monieiro,
Sur lou mes de mars o tchobol...
Dimpiëi besons dins los corrieiros
De lei masquos se proumenont,
Segudos o trober lo bilo
Per tout' uno bondo d'efonts
Que se fôu pas bresio de bilo,
Omaï lo nèu toumbesso o faï,
Omaï lo pluègio regisclesso
Dessus lour cruquo : res li faï
Per oquelo folo jouinesso...
Celebroriou cado jjour « gras »
Dins l'aigo jusqu'o los ourilhos
— Pus lèu que de se n'en possa —
Lei gorçounas omaï lei filhos
Qu'ou jurat de se deberti
Dobont que lo « Crèmo » tournesso.
.
Prenons codun nostre porti,
Mes leissons reire lo jouinesso !*

Le Carnaval

Il est arrivé le Carnaval — comme toujours, à sa manière — sur le mois de mars à cheval... — Depuis nous voyons, dans les rues, — des masques se promenant — suivis à travers la ville — par toute une bande d'enfants — qui ne se font aucun peu de bile, — quand même la neige tombât par faisceaux, — quand même la pluie rejaillisse — sur leur nuque : rien n'y fait — pour cette folle jeunesse... — Ils célébreraient chaque jour « gras » — dans l'eau jusqu'aux oreilles — (plutôt que de s'en passer) — les garçons et même les filles — qui ont juré de se divertir — avant que le Carême revienne.

.

Prenons chacun notre parti, — mais laissons rire la jeunesse !

Pasquo

Souvenirs du jeune âge
Sont gravés dans mon cœur
Et je pense au village
Pour rêver au bonheur.

.
(Le Pré aux Clercs)

*Pasquo — Pasquo flourido — otàu lou mounde opèlo
Lo festo que codun aimo o beire benir,
Pertàu qu'o toutes 'quelo festo nous ropèlo
De nostr' efonço lou fidèlo soubenir.*

*Quond pense ol tems possat, bese enquèro mo maire
Prendre per oquel jiour de grondos preconcious :
Lo pàuro fenno obio maï d'un colcul o faire
Per ocountenta toutes sous efontz pitchious.*

*Coulio per oquel jiour retopa lo toiletto
De mei sorres, combia lo plumo del copel ;
E, per yèu, coulio be faire otobe l'empletto
D'uno cosquette niobo e d'un coumplet noubel....*

Pâques

Pâques (Pâques fleuries) — ainsi le monde appelle — la fête que chacun aime à voir venir — parce que cette fête nous rappelle à tous — le fidèle souvenir de notre enfance.

Quand je pense au temps passé, je vois encore ma mère — prendre pour ce jour de grandes précautions : — la pauvre femme avait plus d'un calcul à faire — pour contenter tous ses petits enfants.

Il fallait pour ce jour retaper la toilette — de mes sœurs, changer la plume du chapeau ; — et, pour moi, il fallait bien aussi faire l'emplette — d'une casquette neuve et d'un complet nouveau...

*E, pus tard, — escouliés — quond beniòu lei boconços
De Pasquo, pensogions siei semmonos d'obont
O lo liberociou; e toutos lei souffronços
Del cruel pensiounat s'oumplidab'en sourtont.*

*Pasquo flourido es lou rebeil de lo noturo
Qu'ojusto sur les àubres les premiés boutous,
Qu'ocouplo les òusels dins lo fourèt ouscuro
Ound l'on entend càuscops resouna des poutous....*

*Qu'òï lou coumençoment de touto reneissenço
Sur lo terro, ound dejias o rogiat lou printems :
Soludons quel grond jïour ome recouneissenço,
Car onounço toutjïour lou retour del bel tems.*

Et plus tard (écoliers) quand venaient les vacances — de Pâques, nous pensions six semaines d'avance — à la libération; et toutes les souffrances — du cruel pensionnat s'oubliaient en sortant.

Pâques fleurie est le réveil de la nature — qui ajuste sur les arbres les premiers bourgeons,— qui accouple les oiseaux dans la forêt obscure — où l'on entend parfois résonner des baisers....

C'est le commencement de toute renaissance — sur la terre, où déjà le printemps a fait sa première apparition (*rogia*t): — saluons ce grand jour avec reconnaissance, — car il annonce toujours le retour du beau temps.

Lo Suzetto

Elle ne croyait pas, dans sa candeur naïve,
Que l'Amour innocent qui dormait dans son cœur
Dût se changer un jour en une ardeur plus vive,

.
(Mignon).

*Quond lo Suzetto obio seitze ons,
Aimabo lei gorçous golonts.
Lo Suzetto èro bouno filho,
Tont brobounello e tont jiontillo,
Que toutes les gars d'olentour
Cercab'o li faire lo cour.
Mes guèlo fosio lo couquetto
E s'aimabo o faire counquetto
Des golonts les pus degourdits
S'oporabo des pus ordits....
Pertàu que se cercab' o reire
Digun li poudio pas fa creire
O l'omour desinteressat
De l'ome lou pus empreissat.
Otobe, dins soun entouratge,
S'otirabo lou bobordatge
De maï d'un gorçou bergoungioux
Qu'obio reçu lou « bogogioux »,
E que, per bingenço de lache,
L'occusabo dins lou bilatge.*

La Suzette

Quand la Suzette avait seize ans — elle aimait les garçons galants. — La Suzette était bonne fille — si jolie et si gentille — que tous les gars d'alentour — cherchaient à lui faire la cour. — Mais elle faisait la coquette — et si elle aimait à faire la conquête — des galants les plus dégourdis, — elle se défendait des plus hardis... — Parce que si elle cherchait à rire — personne ne lui pouvait faire croire — à l'amour désintéressé — de l'homme le plus empressé. — Aussi, dans son entourage, — elle s'attirait le bavardage — de plus d'un garçon honteux — qui avait reçu le « petit balai » (*bogogioux*), — et qui, par vengeance de lâche, — l'accusait dans le village.

.
Mes l'Omour es un grond bincur
Qu'orribo o gogna cado cur :
O forço de fa lo couquetto
Un jïour binguet ound lo Suzetto
Sintiguet lou fioc debouront
Que s'emparo del mounde aimont,
E, coumo los autros, pecaïre,
Que s'otouro d'un boun fringaïre,
Se laisset ona douçoment
Ol couront de soun sontiment.

.
Oquelo histoiro roumonesco
Serio coumuno, se lou resto,
Coumo dins belcop de roumons
— Ound s'embrassou tontes d'omonts —
N'obio pas fini tristoment.
Lo Suzetto, sons pessoment,
Possabo soun tems de jouinesso,
Insoucïonto de lo ritchesso
E sons crainto de l'obenir.
Mes un jïour li couquet portir
Për uno grond' bilo eloignado
Dount lo pâuro n'es pas tournado....
Car es mouorto o doz-o-huets ons.
.
Plondgiet-lo, toutes, curs aimonts !

Jonquières, août 1903.

.

Mais l'Amour est un grand vainqueur — qui arrive à gagner chaque cœur : — à force de faire la coquette — un jour vint où la Suzette — sentit le feu dévorant — qui s'empare des gens aimants — et, comme les autres, « pecaïre », — qui s'approchent d'un bon cavalier (*fringaire*), — elle se laissa aller doucement — au courant de son sentiment.

.

Cette histoire romanesque — serait commune, si le reste, — comme dans beaucoup de romans (où s'embrassent tant d'amants) — n'avait pas fini tristement. — La Suzette, sans appréhension, — passait son temps de jeunesse, — insouciante de la richesse — et sans crainte de l'avenir. — Mais un jour il lui fallut partir — pour une grand'ville éloignée — d'où la pauvre n'est pas revenue... — car elle est morte à dix-huit ans.

.

Plaignez-la, tous, cœurs aimants !

Lou Poïs qu'aime

O lo memorio de mo maïre

*Aime plo lou boloun oumbrous
Ound bisquère longtems urous,
Pendent los trop courtos onnados
De moun efonço. Aime los prados,
Aime les comps, aime lou bouos
Ound onabe toutes les couops
Que boulio me pousa dins l'oumbro
Des fâus, dount lo fuelho es tont soumbro
Que jious lou souhel de mietjiour
L'on dirio que s'enfut lou jieur !*

.
*Aime lo ribieiro frescotto
Que dins lo plono biste trotto
E qu'orroso lei nostres prats,
Escoundudo jious les berniat.
Ocoï oti qu'on oquel atge,
Quond lou tems menoçabo ouratge
Onabe otropa lou peissou
Dins deis bortuels de mo foçou :
Oquoï oti que me corrahe
E que l'estiou me refrescabe !*

.

Le Pays que j'aime

A la mémoire de ma mère.

J'aime bien le vallon ombragé — où je vécus longtemps heureux —, pendant les trop courtes années — de mon enfance. J'aime les prairies, — j'aime les champs, j'aime le bois — où j'allais toutes les fois — que je voulais me reposer dans l'ombre — des hêtres, dont la feuille est si sombre — que sous le soleil de midi — on dirait que le jour s'enfuit !

.

J'aime la rivière fraîche — qui dans la plaine court rapidement — et qui arrose nos prés — cachée sous les aulnes. — C'est là qu'à cet âge, — lorsque le temps menaçait orage — j'allais attraper le poisson — dans des verveux de ma façon : — c'est là que je me plaisais — et que l'été je me baignais (*refrescabe*) !

.

*Aime otobe lou biel costel
Ojioucat ol miet del coumbel
Ound nosquere un jjour de noubembre :
Crese que se coulio lou bendre
Plourorio coumo cat d'efont,
Pertàu qu'oti s'ei bengut grond,
Pertàu qu'oti mo pàuro maïre,
— Qu'es mouorto n'io longtems, pecaïre —
M'elebet e me poutounet
Tondis que risio dins moun bret !*

Jonquières, septembre 1903.

J'aime aussi le vieux château — perché au milieu du coteau — où je naquis un jour de novembre : — je crois que s'il fallait le vendre — je pleurerais comme aucun enfant, — parce que c'est là que ma pauvre mère, — (qui est morte, il y a longtemps, « pecaïre »), m'éleva et m'embrassa — tandis que je riais dans mon berceau !

Jonquières, septembre 1903.

Moun Païre

*L'io dejias quatorze ons que mouriguet moun païre (1),
Mes molgré tout oco que s'es possat dimpièi
Cado onnado, quond tourno oquel onniversaire,
Me soubene to plo coumo s'oquèro ohuèi.*

*Moun païre èro un brabe ome o lo caro bourrudo,
O l'uel intelligent, ol sourire molin,
Un Oubergnat corrat, o lo rusquo un pàu ruffo,
Mes ol cur generoux e o l'esprit plo fin.*

*Possabo càuques cops uno longuo jiournado
Sons dessorra lei dents, ploungiat dins soun trobal,
Mes quond coumençabo de faire uno porlado,
Per distraire soun mounde obio pas soun egal.*

(1) Auguste Bancharel est mort à Aurillac, le 10 septembre 1889.



AUGUSTE BANCHAREL

Mon Père

Il y a déjà quatorze ans que mon père est mort, — mais malgré tout ce qui s'est passé depuis — chaque année, quand revient cet anniversaire, — je me souviens aussi bien comme si c'était aujourd'hui.

Mon père était un brave homme au visage velu, — à l'œil intelligent, au sourire malin, — un Auvergnat carré, à l'écorce un peu rude — mais au cœur généreux et à l'esprit très fin.

Il passait quelquefois une longue journée — sans desserrer les dents, plongé dans son travail, — mais quand il entamait une causerie — pour distraire son monde il n'avait pas son égal.

*Sobio tout un mouidiou d'histouèros bertodieiros
De lei judos, del drac, omaï des troubodours
Que countabo en potai, sons faire de monieiros,
E codun se corrabo o sous poulits discours.*

*Après oco, per pàu que càucun coumencesso
De conta lo roumonço ou lo simplu consou,
O soun tour, sons foçou, sons que l'on lou preguesso,
Entounabo lo sio coumo tout boun gorçou.*

*E toutjiour, dins sous conts coumo dins sos porlados,
L'on sentio qu'oquel ome aimabo dobont tout
Soun bel poïs d'Oubergno. E lei longuos beilhados
S'esoulabou plo biste olentour del contou!*

*Mes aimabo otobe lo nostro Republico
E n'ourio pas cougut que càuque medison
Se soguesso risquat, en parlont poulitico,
De lo trota d'un air un pàu trop mesprisont.*

*Per lou cop, se serio mettut biste en coulèro
E l'ourias entendut relleba cranoment,
Dins un discours dictat per une fe sincèro,
Les prepàus molicioux d'oquel « impertinent ».*

Il savait tout un tas d'histoires véridiques — des fades, du drac, ainsi que des troubadours — qu'il contait en patois, sans faire de manières, — et chacun se plaisait à ses discours bien tournés.

Après cela, pour peu que quelqu'un commençât — de chanter la romance ou la simple chanson, — à son tour, sans façon, sans qu'on le priât, — il entonnait la sienne comme tout bon garçon.

Et toujours, dans ses chants comme dans ses causeries, — l'on sentait que cet homme aimait par-dessus tout — son beau pays d'Auvergne. Et les longues veillées — s'écoulaient bien vite autour du foyer !

Mais il aimait aussi notre République — et il n'aurait pas fallu que quelque médisant — se risquât, en parlant politique, — de la traiter d'un air un peu trop méprisant.

Pour le coup, il se serait vite mis en colère — et vous l'eussiez entendu relever crânement, — dans un discours dicté par une foi sincère, — les propos malicieux de cet impertinent.

*Càu dire que moun païre obio lo soubenonço
De l'Ompire e de soun ficut goubernoment,
E que boulio surtout coumbattre l'ignouronço
Del pople, en prouboucont soun fier ressentiment...*

*Qu'oi quel qu'entreprenguet lo grondo reneissenço
De nostro pouesio e lou noumbrous troupel
Dei felibres d'ohuei, dèu so recouncissenço
On oquel qu'oprès Veyre ocourdet soun cormel.*

*De soun obro poudrio faire couosset l'elotge,
Mes prefère laissa quel souen o càucun maï
Que li tinguesso pas tout-o-fait de to protche
E que counessio plo lou lontgatge potaï.*

*Onfin, dins l'Ovenir, en boilhont jìournalisto,
Denouncet les obus de touto utorita,
E despleguet soun fin tolont de poulemisto
Per faire triompha lou noum de Liberta!*

Jonquières, septembre 1903.

Il faut dire que mon père avait la souvenance — de l'Empire et de son fichu gouvernement — et qu'il voulait surtout combattre l'ignorance — du peuple, en provoquant son fier ressentiment...

C'est lui qui entreprit la grande renaissance — de notre poésie et le groupe nombreux — des félibres d'aujourd'hui, — doit sa reconnaissance — à celui qui après Veyre accorda son chalumeau.

Je pourrais faire immédiatement l'éloge de son œuvre, — mais je préfère laisser ce soin à quelqu'un plus — qui ne lui tienne pas tout à fait de si près — et qui connaisse bien l'idiome patois.

Enfin, dans *l'Avenir*, en vaillant journaliste — il dénonça les abus de toute autorité, — et déploya son fin talent de polémiste — pour faire triompher le nom de Liberté !

Jonquières, septembre 1903.

Souhel trescound

O lo memorio de mo sorre Celino

*Lou souhel rougissent per delai lo mountogno
Que barro l'ourizoun o dejias trescoundut.
Pàu o pàu l'oumbro se repend sur lo compogno
Coumo un bouèlo ozurat sur lo terro estendut.*

*L'on entend dins lo plono uno consou trainonto,
Que menudo, d'obouord, groussis en s'oproulchont :
Oqu'oi càuque postrou que per lou coumbel monto
En toucont soun troupel, e « lo grondo » es soun cont.*

*Uno estièlo lugis dins lou miet de lo bounto
Del firmoment, tondis qu'un pitchou ber-lusent
Timidoment s'oluco ol reber de lo routi
E li fo sur lo terro un superbe pendent.*

Soleil couchant

A la mémoire de ma sœur Céline.

Le soleil rougissant par delà la montagne — qui barre l'horizon a déjà disparu. — Peu à peu l'ombre se répand sur la campagne — comme un voile azuré sur la terre étendu.

L'on entend dans la plaine une chanson traînante, — qui menue, d'abord, grossit en s'approchant : — c'est quelque berger qui gravit le côteau — en touchant son troupeau, et « la grande » est son chant,

Une étoile luit dans le milieu de la voûte — du firmament, tandis qu'un petit ver-luisant — timidement s'allume au revers de la route — et lui fait sur la terre un superbe pendant.

*Tout d'un cop dobont ièu ticon de negre passo
Rapidoment, coumo un òusel qu'o descopat :
Qu'oi lo rato-ponado oquesto ouro que casso
E que passo e repasso ol dessus de moun cap.*

*Lou postrou s'es colat. On n'entend dedins l'oumbro
Que lou groundoment sourd e lointain d'un tourront
Que dobalo, en obal, ber uno fourèt soubro,
E douçoment lo nuet s'obaisso sur moun front.*

*Mes un soun clar e dous dins lo plono resouno :
Qu'oi lo compono del clouquiè lou pus besi
Que souno l'Angelus, e moun amo frissouno
En entendent quel cont que me fo stremesi!*

Jonquières, septembre 1903.

Tout d'un coup devant moi quelque chose de noir passe — rapidement comme un oiseau qui s'est échappé : — c'est la chauve-souris qui chasse ce soir — et qui passe et repasse au-dessus de ma tête.

Le petit pâtre s'est tu, On n'entend dans l'ombre — que le grondement sourd et lointain d'un torrent — qui descend, par là-bas, vers une forêt sombre, — et doucement la nuit s'abaisse sur mon front.

Mais un son clair et doux dans la plaine résonne : — c'est la cloche du clocher le plus voisin — qui sonne l'*Angelus*, et mon âme frissonne — en entendant ce chant qui me met en émoi !

Lou Satge

(SONNET)

O Moria Bancharel, mo tonto.

*L'ome satge es oquel que dins soun existonço
O sougut moudera sos pus grondos possious
E countenta soun cur om un pàu d'esperonço
Ol mespres dei desirs e de leis ombicious.*

*L'ome satge es oquel que plaço so counfonço
Dins lou trobal e dins sei moudestos occious
E que penetrat de l'Éternello crouyonço,
Sons crainto dei remouords prend sei resoulucious.*

*L'ome satge n'es pas toutjior dins l'oboundonço,
Mes se crei lou deber de fa lo corita
Toutes les cops que bei càucun dins lo souffronço.*

*L'ome satge es lou fil que respecto soun païre
Jusquo dins sous trobers, e que pouot se flota
De n'ober jiomai fa ploura so bouno maïre!*

Le Sage

SONNET

A Maria Bancharel, ma tante.

L'homme sage est celui qui dans son existence — a su modérer ses plus grandes passions — et contenter son cœur avec un peu d'espérance — au mépris des désirs et des ambitions.

L'homme sage est celui qui place sa confiance — dans le travail et dans ses modestes actions — et qui pénétré de l'Éternelle croyance, — sans crainte des remords prend ses résolutions.

L'homme sage n'est pas toujours dans l'abondance, — mais il se croit le devoir de faire la charité — toutes les fois qu'il sait quelqu'un dans la souffrance.

L'homme sage est le fils qui respecte son père — jusque dans ses travers, et qui peut se flatter — de n'avoir jamais fait pleurer sa bonne mère !

© un Gorrit de cent ons⁽¹⁾

O Pierre Bancharel, moun ounce.

*Biel gorrit, tu que ber lou cieù tout nibouloux
Quilhes tont tristoment tei brocos despouilhados
Poreilhos delaï lon oïs bras nuds d'uno croux
Sur un puet entourat de londos desoulados.*

*Bene per te counta lou tourment de moun cur....
Car s'ei berta, coumo se dit, que lo tristesso
Rondio fraïres les curs despourbus de bounhur,
Debes d'esse un omi que coumpotis sons cesso.*

*O tes peds, sul gozoun, bene per te porla
De nostro doulour.... N'ei pas lo mindro domondo
O t'odressa, car tu me pouodes res douna,
Pas même l'oumbro, olas, proco moudesto oufrondo!*

(1) Rehirat d'*Illusões Perdidas*, d'Alberto Bramão, pouèto pourtugais.

A un Chêne de cent ans

A Pierre Bancharel, mon oncle.

Vieux chêne, toi qui vers le ciel nuageux —
dresses si tristement tes branches dépouillées —
pareilles de loin aux bras nus d'une croix — sur
un puy entouré de landes désolées.

Je viens pour te conter le tourment de mon
cœur.... — car s'il est vrai, comme l'on dit, que
la tristesse — rende frères les cœurs dépourvus de
bonheur — tu dois être un ami qui compatis sans
cesse.

A tes pieds, sur le gazon, je viens te parler — de
notre douleur.... Je n'ai pas la moindre demande
— à t'adresser, car tu ne peux rien me donner —
pas même l'ombre, hélas, pourtant modeste of-
frande !

*Se mesclabe mo bouès om lou gemissoment
De tei broncos, belèu que trouborions lo chionço
De nous ocoumouda. Car lou pressontiment
Que caucun maï potis diminio lo soufronço.*

*Ougueres, àutres cops, maï d'un jiour fourtunat
Quond eres plet de fouorço e debourdont de sabo....
Lou souhel se lebont te dourabo lou cap
Pendent que cado flour d'oudour te porfumabo.*

*Dins to berdo romuro, autres cops, les òusels
Contabou lours consous ; obiòu pres l'obitudo
De li bosti lours nious. N'en benio des troupels.
Cossi pouodes, aro, souffri to soulitudo ?*



*Tei fuelhos brillhabou d'un bert clar e dins l'air
Ple de souhel, maï de millo bestios lougieiros,
Orgintados, dourados ou coulour de fer
Beniòu bourdounisia lours consous printonieiros.*

*E lei « luciolos » que se premenou lo nuet
Beniòu per escleira toun ousbrouso romuro.
Cossi dèu d'esse grond toun eternal regret
Tu qu'ères sarnoummat lou rei de lo noturo !....*

Si je mêlais ma voix avec le gémissement — de tes branches, peut-être que nous aurions la chance — de nous venir en aide. Car le pressentiment que quelqu'un plus souffre diminue la souffrance.

Tu eus, autrefois, plus d'un jour fortuné — quand tu étais plein de force et débordant de sève.... — Le soleil levant dorait ta tête — pendant que chaque fleur d'odeur te parfumait.

Dans ta verte ramure, autrefois, les oiseaux — chantaient leurs chansons ; ils avaient pris l'habitude — d'y bâtir leurs nids. Ils y venaient par bandes. — Comment peux-tu, maintenant, souffrir ta solitude ?

*
* *

Tes feuilles brillaient d'un vert clair et dans l'air — plein de soleil, plus de mille petites bêtes légères, — argentées, dorées ou couleur de fer — venaient fredonner leurs chansons printanières.

Et les « lucioles » qui se promènent la nuit — venaient pour éclairer ta ramure ombragée. — Comme il doit être grand ton éternel regret — toi qui étais surnommé le roi de la nature! ...

*Mes leis onnados que possèrou sur toun cap
Minèrou pàu o pàu to corcasso soulido :
Toutos tei fuelhos ou perdudos lour éclat,
Coumo per nàutres leis illusious de lo bido !*

*
* *

*Oquesses posserals qu'èrou tont empreissats
De beni nïouota sur tei broncos foulhados,
En contont tout lou jïour, s'en sou toutes onats
Sons cat de coumpossioun, o largios emboulados.*

*Lo fouguieiro, lo broussou e lou tim oudouront
Se sou toutes roustits ; lei flours se sou froustidos
Tout olentour de tu. E plo lon de toun front
Les millo bestiounos en risent sou portidos....*

*Proco, coumo autres cops, pendent tei bels printems,
Sur to rusco bese mounta l'enno coustonto
Que, moudesto toutjïour, s'enlajo fermoment
Coumo uno filho qu'un omour bioulont enchonto !*

*
* *

*Dins to soumbro bido oquel soul omour luis....
Mo doulour e lo tio ne sou pas differentos :
Coumo tu couneguère obont mes grands soucis
Lo lumieiro, lei flours e los consous risentos.*

Mais les années qui ont passé sur ta tête — ont miné peu à peu ta solide carcasse : — toutes tes feuilles ont perdu leur éclat — ainsi que pour nous les illusions de la vie !

*
* *

Ces moineaux qui étaient si empressés — de venir faire leurs nids sur tes branches feuillues, — en chantant tout le jour, se sont en allés — sans aucune compassion, à larges envolées.

La fougère, la bruyère et le thym odorant — se sont tous rôtis ; les fleurs se sont fanées — tout autour de toi. Et bien loin de ton front — les mille petites bêtes sont parties en riant....

Pourtant, comme autrefois, pendant tes beaux printemps — je vois grimper sur ton écorce le lierre constant — qui, toujours modeste, s'enlace fermement — comme une fille qu'un amour violent enchante !

*
* *

Dans ta vie sombre ce seul amour luit.... — ma douleur et la tienne ne sont pas différentes : — comme toi je connus avant mes grands soucis — la lumière, les fleurs et les chansons riantes.

*Moun cur seguet lontems lou gorrit bigouroux
Qu'obritet de soun oundro uno flour oudouronto....
Mes, pecaïre, pormi lou mounde piotodoux
N'ei jïomaï roncoutrat uno amo to soufronto !*

*Obondounat del Cièu, e tout soul coumo tu,
Dount l'uniquo coumpogno ei l'enno berdoyonto,
N'ei per tout be que lo counsoulonto bertu
D'espera dins uno bido mins otristonto !*

Aurillac, 21 décembre 1904.

Mon cœur fut longtemps le chêne vigoureux —
qui abrita de son ombre une fleur odorante.... —
Mais, « pecaïre », parmi les gens compatissants —
je n'ai jamais rencontré une âme aussi souffrante !

Abandonné du Ciel, et tout seul comme toi, —
dont l'unique compagne est le lierre verdoyant, —
je n'ai pour tout bien que la consolante vertu —
d'espérer dans une vie moins attristante !

In extremis !

(SONNET)

*Quond òurens prou trima, quond òurens prou poti,
Quond notre cor roumput per lo bido doulento
E ispro òuro rondudo so dornieiro plento,
Nous courro per toutjiour z'o leissa tout òti.*

*Ritche, qu'o recoultat lo fourtuno insoulento,
Ou pàure ortison que gognait soun desporti
O lo suour de soun front, courro toutes porti,
Les uns de bouno mouort, d'autres de mouort bioulento...*

*Quond lo « Comardo » òuro tustat o nostro pouorto.
E lou pus obonçat olèro sero pas
Oquel qu'o omossat lo soumo lo pus fouorto,*

*Mes oquel que pourro, ber soun obro ocobado,
Jita les uels dobont lou torriple trepas,
Sons d'esse tourmentat d'uno ourriple pensado !*

A l'heure suprême !

—
SONNET
—

Quand nous aurons assez trimé, quand nous aurons assez pâti, — quand notre corps brisé par la vie dolente — et âpre aura rendu sa dernière plainte, — il nous faudra pour toujours laisser tout là.

Riche, qui a récolté la fortune insolente, — ou pauvre artisan qui gagna sa nourriture — à la sueur de son front, il faudra tous partir, — les uns de bonne mort, d'autres de mort violente....

Lorsque la « Camarde » aura frappé à notre porte. — Et le plus avancé alors ne sera pas — celui qui aura amassé la somme d'argent la plus forte,

Mais celui qui pourra, vers son œuvre achevée, jeter les yeux avant le terrible trépas, — sans être tourmenté d'une horrible pensée !

TABLE DES MATIÈRES

ENSIGNADOU

	Pagios
<i>O l'Oubergno.</i>	2
<i>Mignounetto.</i>	6
<i>Toutsont.</i>	12
<i>In dintron de lo casso.</i>	16
<i>Lou Postrou (1°).</i>	22
<i>Lo Nèu.</i>	28
<i>Couqui de fabre !.</i>	32
<i>Lo Componetto.</i>	38
<i>Lo Costogno.</i>	40
<i>Couonte de Nodàu.</i>	44
<i>Lou jieur de l'On.</i>	48
<i>Ol Mouët.</i>	52
<i>Obont l'Ouratge.</i>	54
<i>Consou de lo Cobretto.</i>	58
<i>O lo feiro.</i>	64
<i>Los porpondos.</i>	68
<i>Damò de Piquo e Damo de Cur.</i>	72
<i>Uno lettro.</i>	76
<i>Lo mèro Goutou.</i>	80
<i>Lou Costel d'Apchou.</i>	92
<i>Les Candidats ol Senat.</i>	94
<i>O Ugèno Lintilhac.</i>	100
<i>Lo Sourço e lou Roussignol.</i>	106

TABLE

	Pages
A l'Auvergne.....	3
Mignonnette.....	7
La Toussaint.....	13
En rentrant de la Chasse.....	17
Le petit Père (1 ^o).....	23
La Neige.....	29
Coquin de forgeron!.....	33
La petite Cloche.....	39
La Châtaigne.....	41
Conte de Noël.....	45
Le Jour de l'An.....	49
Au Moulin.....	53
Avant l'Orage.....	55
Chanson de la Cabrette.....	59
A la Foire.....	65
Les Bavardes.....	69
Dame de Pique et Dame de Cœur...	73
Une Lettre.....	77
La Mère Goton.....	81
Le Château d'Apchon.....	93
Les Candidats au Sénat.....	95
A Eugène Litaliac.....	101
La Source et le Rossignol.....	107

<i>Bibo lo Republico !</i>	110
<i>Lo Pluègio</i>	114
<i>Ol Clar de lo Luno</i>	118
<i>Lou Boloun d'o Bic.</i>	122
<i>Consou de lo Rousieiro.</i>	126
<i>L'Efontou</i>	132
<i>Lou Postrou (2^o).</i>	136
<i>Dins les bouos.</i>	140
<i>Lou Lobouraire</i>	146
<i>Desesperonço.</i>	148
<i>Toplèus d'Iber</i>	152
<i>Bouno Onnado !</i>	156
<i>Lou Mondiont.</i>	162
<i>Lou Cornobal.</i>	164
<i>Pasquo.</i>	166
<i>Lo Suzetto.</i>	170
<i>Lou Poïs qu'aime.</i>	174
<i>Moun Païre</i>	178
<i>Souhel trescound.</i>	184
<i>Lou Satge</i>	188
<i>O un Gorrit de cent ons</i>	190
<i>In extremis !</i>	198

Vive la République !.....	111
La Pluie.....	115
Au Clair de la Lune.....	119
Le Vallon de Vic.....	123
Chanson de la Rosière.....	127
Le Petit Enfant.....	133
Le petit Pâtre (2 ^o).....	137
Dans les Bois.....	141
Le Laboureur.....	147
Désespérance.....	149
Croquis d'hiver.....	153
Bonne Année !.....	157
Le Mendiant.....	163
Le Carnaval.....	165
Pâques.....	167
La Suzette.....	171
Le Pays que j'aime.....	175
Mon Père.....	179
Soleil couchant.....	185
Le Sage.....	189
A un Chêne de cent ans.....	191
A l'heure suprême.....	199

AURILLAC. — IMPRIMERIE E. BANCHAREL

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below

10M—5-34

Stanford University Library
Stanford, California

In order that others may use this book,
please return it as soon as possible, but
not later than the date due.

